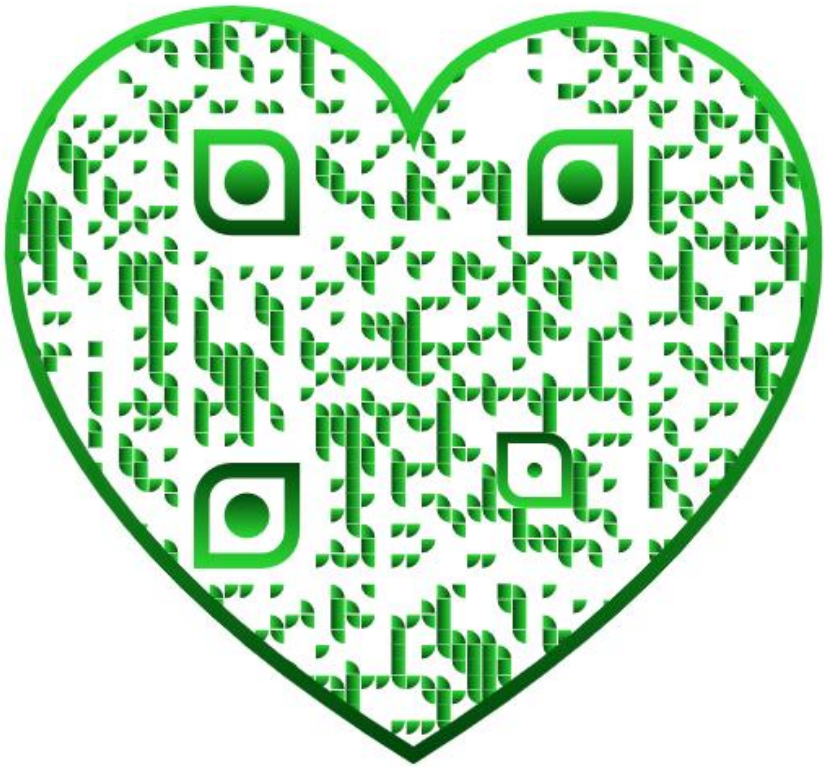
Bénédicte Coudière

ANN RADCLIFFE CONTRE DRACULA

LES SAISONS DE L'ÉTRANGE



Bénédicte Coudière

ANN RADCLIFFE CONTRE DRACULA

LES SAISONS DE L'ETRANGE

Ann Radcliffe contre Dracula

Bénédicte Coudière

un livre du label *La Ligue des écrivaines extraordinaires*

© 2020 Les Saison de l'étrange

Couverture par Melchior Ascaride

L’étrange histoire

Dracula, Frankenstein, la Momie, le Loup-Garou, Carmilla… vous pensiez qu’il s’agissait de noms inventés sur le papier, une erreur qui vous fut presque fatale, humains crédules !

Hélas pour les créatures de la nuit, des femmes ont surgi de l’ombre afin de ranimer la lumière et sauver l’univers : la Ligue des Écrivaines Extraordinaires, le secret le mieux gardé depuis des siècles !

Signez d’une goutte de sang et vous apprendrez la vérité.

I

C'était un cauchemar, un horrible songe aux allures de réalité où s'entrechoquaient ses pires craintes.

Ann s'accrochait à cet espoir et dans son esprit anesthésié bouillonnait la révolte.

Statique, aussi stoïque qu'une statue de glaise, elle ne pouvait ni bouger, ni avancer, ni réagir, mais seulement percevoir le froid qui envahissait ses entrailles, les gouttes de sueur qui perlaient le long de son cou et de son dos. En face d'elle, un homme ricana et elle eut l'impression d'entendre un tombeau s'ouvrir en grinçant.

Une fraîcheur mortelle régnait dans la pièce. L'esprit ralenti par la température, Ann ne parvenait pas à réfléchir. Spectatrice de la terrible scène, elle observait, impuissante, l'homme qui avançait lentement, un sourire carnassier éclairant son visage. Au fond de son regard, l'envie de *goûter* brillait d'une lueur émeraude, étincelante de malice et de cruauté. Aucun mot n'avait besoin de sortir de sa bouche pour dévoiler ses intentions, sa seule présence et le malaise qu'il dégageait suffisaient à Ann pour deviner que la suite ne serait pas à son avantage.

Bouger ! Agir !

Elle le voulait vraiment, ne demandait que ça, mais son corps refusait de lui obéir, engourdi par le froid, et par autre chose qu'elle ne parvenait pas à déterminer. Ann n'avait pas combattu, n'en avait pas eu le temps. Elle était arrivée là, seule, de nulle part, la mémoire érodée par une route qu'elle savait longue. À moins qu'elle ne soit, au contraire, infiniment courte. Des questions et trop peu de réponses, voilà ce qu'il lui restait. Son esprit tournait en boucle, entre rationalité et spasme de terreur, entre interrogation froide et bouffée de panique. Et elle ne réussissait toujours pas à esquisser un geste.

Crier ! S'enfuir !

Elle invoquait ses forces avec toute sa foi, résistait à la torpeur, ne souhaitait que courir vers d'autres lieux. Mais ses jambes refusaient de l'écouter, plantées là, dans le sol, comme avalées par des sables mouvants.

Griffer ! Se battre !

L'homme s'avançait vers elle, son sourire grandissant, se pourléchant les babines de sa langue acérée. Il était si proche à présent, qu'Ann pouvait voir le grain de sa chair trop pâle, le contour trop rouge de ses lèvres. Un frisson la parcourut, seul mouvement dont elle était capable. La sueur glacée lui coulait le long du dos, supplice supplémentaire dans l'atmosphère de sépulcre.

L'homme s'approcha encore. Son souffle glissa sur la peau de la prisonnière à chaque respiration, puis ses mains rugueuses lui caressèrent les bras. Ann voulut se débattre, mais il l'attrapa et la maintint d'une poigne de fer. Elle n'était que la figurante impuissante de sa propre fin.

– *Bientôt…* murmura l'homme. *Bientôt.*

La promesse la glaça plus encore, si cela était possible. Les yeux verts ne quittaient plus les siens, s'illuminant presque d'une lueur phosphorescente. Sous le regard inquisiteur, ses muscles tétanisés la brûlaient, sa bouche asséchée cherchait à éructer quelques mots, sans succès. Ann aurait voulu réagir, parler, fuir. Mais rien. Toujours rien.

Tout ceci ne peut être qu'un cauchemar, pensa-t-elle à nouveau, s'accrochant à cette bouée de sauvetage dérisoire.

À moins que…

Le rire, une fois de plus, l'ébranla au plus profond de son être. Les inflations du ricanement, maléfiques, stridentes, lui écorchaient les tympans, mettaient ses nerfs à vif.

L'homme déplia un doigt crochu et squelettique vers elle et caressa l'ovale de son visage du bout de l'ongle avec gourmandise. Ann frissonna encore, de plus en plus violemment, son corps secoué d'une convulsion de dégoût.

– Non ! parvint-elle enfin à bredouiller, faiblement entre ses lèvres.

– Non ?

La négation, doublée en échos, retentit telle une plaisanterie. Son tortionnaire trouvait quelque chose de profondément comique à sa lutte, à ses tentatives de s'extirper de son emprise. Son rire résonna de mille tourments, de mille éclats de verre se brisant indéfiniment dans une cascade sans fin vrillant la chair et

les os de sa victime.

– *Bientôt, vous serez à moi, Mlle Ward.*

Ann Ward, récemment épouse Radcliffe, s'éveilla en sursaut, les draps trempés de sueur. Son cœur battait la chamade, mais son esprit, lui, tournait au ralenti. Les yeux grands ouverts sur un plafond balafré d'ombres nocturnes et les nerfs en pelote impossible à dénouer, elle ne cria pas, esquissant à peine un « non » comme une petite bulle échappée de sa bouche. Cette nuit-là, Ann ne dérangea même pas son mari, William, qui dormait paisiblement à ses côtés. Avait-elle rêvé ? Ou était-ce une autre manifestation de son étrange don ? Cette pensée la fit frissonner plus encore que les images tenaces qui lui trottaient dans la tête.

Le regard hagard, l'esprit en fuite, elle scrutait le plafond au-dessus d'elle à arbitrer l'éternelle bataille de la lune et des ombres, à égrainer les secondes avant l'aurore. Une part d'elle-même s'était engluée dans ce lieu inconnu, luttant pour s'extraire de l'emprise de ce terrible individu, un bout d'elle qui frissonnait au moindre craquement et sursautait pour un rien, piégée dans ce cauchemar factice, dans cette vision tenace de sa propre fin. Même le contact avec le drap et la présence de son époux à ses côtés ne parvenaient pas à la rassurer et à lui permettre de se rendormir.

Les pupilles vertes, le visage anguleux, presque irréel… Ann savait très bien à quoi elle avait affaire. Elle connaissait ces traits inquiétants surgis de son passé, alors qu'elle était encore jeune fille. Une étrange aventure l'avait menée jusqu'en Dalmatie, au secours de ses doux amis Cornelia et Edward. Elle n'aimait ni l'évoquer ni la raconter. Mais les faits ne la trompaient pas : elle savait l'existence des *autres*, de ces créatures de la nuit qui lui arrachaient un frisson à leur seule évocation. Pire encore, le monde vampirique n'ignorait rien de l'épopée et du rôle d'Ann dans leur déconvenue. L'inquiétude d'être une cible pour ces créatures augmentait à mesure que son angoisse prenait le dessus. Sa nuit agitée lui rappelait les événements d'alors, la replongeait dans ces funestes constatations.

Déjà à l'époque, elle avait fait l'expérience de son don, de cette

étrange capacité à percevoir la réalité lointaine par l'intermédiaire de ses songes. Son « rêve » ne lui laissait aucun doute, l'un des vampires aspirait à lui faire peur, la voulait pour la transformer, ou simplement la dévorer. Était-elle réellement en sécurité derrière la mer qui la coupait du continent ? Elle l'ignorait, mais son rêve sous-entendait que non.

Désormais debout, près de la fenêtre, elle posa sa main sur la vitre froide pour se convaincre qu'un songe banal l'avait troublée, une invention de son inconscience. Les mouvements de William, derrière elle, la cherchant dans le grand lit ; ses ronflements lorsqu'il glissa dans un sommeil profond ; les étoiles brillantes, épinglées là-haut et contemplant le monde ; la ville qui s'étendait au-delà sa fenêtre, encore enveloppée d'un manteau de brume nocturne ; tout cela esquissait une réalité tangible, à laquelle Ann se raccrochait. Son univers se déployait autour d'elle et parvenait tout de même à la faire sourire. Sur la petite table de la chambre, les feuillets de son dernier manuscrit reposaient, attendant qu'elle finisse de les compulser, d'en modifier peut-être une ligne ou deux avant de l'envoyer. Elle s'était perdue de longues semaines dans son écriture, ponctuées d'instants à envisager de coucher sur le papier son autre aventure pour finalement se raviser. Elle n'en avait jamais parlé ! Alors pourquoi ce rêve, cette présence, derrière les ombres, qui semblait l'observer. Devait-elle prêter attention à cet avertissement ou l'oublier en retournant s'allonger et finir sa nuit ?

Beaucoup trop de questions l'obsédaient pour qu'elle parvienne à retrouver le sommeil. Elle avait longtemps redouté que l'aventure avec ce « cher » M. Goëtzi fût source d'embarras pour les vampires et que ceux-ci envisagent sérieusement une vengeance. Mais l'avantage de l'esprit réside dans ses errances : l'écoulement du temps avait occulté la crainte pour céder la place à la joie de son mariage, de sa vie commune avec son cher et tendre époux.

De longues minutes passèrent avant qu'Ann décide de retourner se coucher. En proie aux doutes nocturnes, il lui fallut plusieurs heures pour fermer à nouveau les yeux. À ce moment-là, les premiers rayons de l'aube commençaient à poindre.

Si l'étrange rêve plongea Ann dans un état contemplatif tout le lendemain, ses pensées étaient tout entières tournées vers la suite. Ann connaissait la perversité des vampires. Pourquoi échanger la sécurité de son gentil quartier londonien contre les dangers du voyage à l'étranger ? Elle avait vécu les tours vicieux, les détours retors et les embarras causés par ce genre de personnages, elle se reprochait d'y exposer son époux et ses proches en cédant à l'attrait de l'aventure.

Malgré ses haussements d'épaules contrits, sa mine alerte contredisait son calme, elle préparait mentalement son paquetage. La détermination de son regard ne trahissait pas les doutes qui l'habitaient. Les questions voletaient dans son esprit, interrompant par instant l'organisation de ses affaires. L'étrange inconnu était-il une nouvelle apparition du terrible M. Goëtzi ? D'un autre vampire qu'elle aurait croisé sans le savoir ? Des doutes rapidement dissipés lorsque l'on apporta le courrier du matin. Au milieu de la pile de papier recouvert de caractères divers se trouvait un pli bien particulier. Papier crème granuleux, plus épais que la moyenne, il se différenciait des autres par son écriture gothique, ainsi que par la couleur de l'encre, un vert sombre, tirant sur le noir. Il était adressé à « *Mlle Ann Ward, récemment épouse Radcliffe* ». Un frisson parcourut la jeune femme au moment de décacheter l'enveloppe, accompagné d'un funeste pressentiment.

Ann s'installa dans le grand fauteuil où elle avait l'habitude de consulter sa correspondance, une tasse et une théière brûlante posées sur le petit guéridon à ses côtés. Elle aimait cette lecture solitaire du courrier qui la complimentait souvent pour ses qualités littéraires, mais cette lettre ne présageait cependant rien d'aussi délicieux. Tout le corps d'Ann se contracta lorsqu'elle ouvrit le pli, préparé à l'éventualité que *quelque chose* jaillisse du papier. Il n'en fut rien, mais le contenu de la missive se révéla plus tranchant que n'importe quelle lame.

« *Mlle Ward, épouse Radcliffe,*

Hélios resplendit pour vous quand Sélène m'éblouit. En l'honneur de notre rencontre, j'organise un grand bal. J'escompte que vous me ferez l'honneur d'y paraître au bras de votre charmant époux. Nous boirons alors à la coupe de notre amitié. Ou à celle de votre bonheur

nouvellement acquis. Je ressens d'avance le plaisir de goûter votre présence.

En espérant que vous serez des nôtres,

D. »

En un instant, Ann sut. Elle revit le visage anguleux et gourmand de son cauchemar ainsi que l'éclat émeraude de son regard, comme un écho à l'encre de la missive. Les mots résonnèrent encore à son oreille, ce « *Bientôt vous serez à moi* » qui l'avait déjà glacée. Ses doutes furent balayés certes, mais ses craintes demeurèrent. Ann devinait la menace à peine voilée entre chaque évocation, que ce soit de Sélène, autre nom de la ville-vampire, ou simplement de l'utilisation de certains termes. Elle n'avait plus le choix, si elle n'entreprenait pas le voyage, ce « V. » viendrait à elle, autant par faim que par colère.

L'appréhension lui nouant l'estomac, elle n'accorda qu'un demi-regard à l'invitation officielle qui mentionnait les lieux, date et heure de la réception. Ann tentait de reprendre pied dans sa réalité, de chasser l'inquiétude montante en contemplant la ville qui s'étalait au-delà de la fenêtre du petit salon. L'agitation de la matinée lui parvenait de façon étouffée. Les rues bruissaient d'un brouhaha quotidien et si habituel qu'Ann n'y prêtait même plus attention. Les rideaux de dentelle à ses fenêtres occultaient la visibilité extérieure, on ne la percevait pas, mais elle admirait parfaitement la vie urbaine. Les belles dames hélant les cabs à bout de bras ; ces messieurs charmants qui les aidaient à monter. Le pépiement des quelques rares oiseaux se confondait avec le rire aigu des gamins des rues qui couraient en tous sens. La ville… si vivante qu'elle créait un parfait décalage avec les sueurs froides d'Ann à la lecture de sa missive.

Tout à sa contemplation, elle remarqua à peine le félin installé sur le rebord de la vitre, bien visible depuis son fauteuil qui l'observait en retour. Il la toisait avec une majesté animale, attendant quelque chose ou scrutant son reflet dans le carreau, Ann n'aurait su le dire. Sans lui prêter plus d'attention, elle se leva, la lettre à la main, pour regagner sa chambre. Il lui fallait une malle pour sa toilette de voyage, ainsi que quelques accessoires supplémentaires dont elle réservait la discrétion.

II

Le grand jour du départ arriva. Comme mentionné dans l'invitation, William Radcliffe était lui aussi convié. Ann tenta une énième fois de lui expliquer la situation afin qu'il se prépare avec sérieux au voyage. D'excellente composition, pragmatique à l'anglaise, William n'accordait cependant qu'un menu crédit aux dires de sa femme. Sans aller jusqu'à la traiter de folle, il attendait de voir par lui-même les étranges capacités de leur hôte avant de se prononcer sur la réalité des récits de l'écrivaine, laquelle, il aimait à le rappeler, racontait des histoires et oubliait parfois qu'elle n'en vivait pas une.

Nul besoin d'assurer qu'Ann contredisait avec véhémence son époux lors de conversation épique. Le ton ne montait jamais, bien sûr, ils étaient britanniques, que diable ! Ils s'accordaient toutefois sur un point : leur position sociale leur interdisait de s'occuper des détails matériels. La bienséance, voyez-vous, réside dans les voyages confortables malgré les terres lointaines et ce n'était pas à Ann et encore moins à William qu'incombait la tâche de porter leurs effets. Grey-Jack fut donc « invité » à l'épopée comme volontaire désigné. Secrètement, Ann espérait que son cher Jack ferait montre d'autant de sang-froid que lors de leur précédente aventure, même si sa tête dure d'Irlandais ne s'en souvenait pas.

L'invitation localisait le bal dans la principauté de Valachie, on réserva les places sur un navire, prit le fiacre, et en route pour le continent ! Le voyage promettait d'être long, puisqu'il leur faudrait traverser une grande partie de l'Europe avant d'accéder aux sombres terres roumaines et, enfin, s'approcher de la Valachie. Périlleuse expédition qui n'effrayait pas Ann, mais inquiétait légèrement son époux.

– Croyez-vous réellement nécessaire de parcourir la moitié de l'Europe pour nous rendre à une réception ? lui demanda William alors qu'ils sillonnaient la mer.

– Mon époux, j'en suis persuadée. On ne refuse pas une invitation officielle, dût-elle nous emmener au bout du monde !

Voyez l'effort de notre hôte pour nous contacter !

– Mais pourquoi, justement ? Pour quelle raison souhaite-t-il nous rencontrer ?

– Sans doute est-ce un admirateur de ma littérature, mentit Ann avec aplomb. Ce ne sera pas le premier à quérir le prestige de ma présence ! Et voyez l'avantage de cette expédition : j'y trouverai sans probablement matière à un prochain ouvrage.

Les Mystères d'Udolfe, son dernier roman, lui servait ainsi d'excuse, d'autant qu'elle avait toujours voulu écrire un récit de voyage, genre tout à fait à la mode. Elle comptait bien profiter de ce voyage pour noter tout ce qu'elle savait, contemplait, traversait.

L'argument séduisit plus l'éditeur que le mari et la conversation mourut lentement comme elle était née, laissant les deux époux observer la mer agitée. Le navire fendait les flots, tanguait sous la houle et mettait à mal le cœur et les esprits. Bien accrochée au bastingage, Ann luttait à chaque instant pour rester aussi digne qu'une Anglaise se doit de l'être. L'estomac de Grey-Jack n'eut pas, semble-t-il, la même tenue. Vautré à la poupe, le torse contre le garde-fou, il rendait aux flots ce que l'homme lui avait volé et, plus trivialement, avait prédigéré. Le pauvre valet ne bougeait plus, de peur d'aggraver son mal, à tel point que l'on se demandait s'il vivait encore. Un matelot lui tapotait l'épaule à intervalle régulier, tant par compassion que pour s'assurer de sa survie.

La traversée s'écoula paisiblement, même si Ann, William et Grey-Jack ne reprirent vraiment des couleurs qu'en accostant à La Haye, en Hollande, quand ils reposèrent le pied sur la terre ferme. Jack s'y effondra presque, soulagé.

– M. et Mme Radcliffe, j'espère que le voyage s'est bien passé et que vous n'avez nullement été importuné, leur dit le capitaine avec une grimace contrite.

– Absolument pas, voyons ! Votre navire nous a ravis, ainsi que votre compagnie exquise comme celle de votre équipage.

– Merci, Madame, je craignais… enfin vous savez avec le remue-ménage… que l'animal n'ait…

Devant les mines interrogatrices, le capitaine se tut, haussa les épaules et partit, non sans avoir empoché l'argent de la traversée.

– Foutu greffier, marmonna Grey-Jack en se dirigeant vers une taverne. Vous m'excuserez, Mademoiselle, mais je dois aller me rincer de l'intérieur. Le voyage, vous comprenez.

Décidément, Grey-Jack n'arrivait pas à s'habituer au nouveau statut d'Ann. L'ayant connue depuis toute petiote, il ne parvenait pas à se convaincre qu'elle était devenue « Madame », et non plus « Mademoiselle ». Le tic de langage provoquait invariablement un sourire à la jeune femme, son mari n'y prêtait que peu d'attention. Son flegme britannique l'autorisait à ignorer ce manque de considération pour son épouse, plus facilement encore si l'affection motivait l'entorse à l'étiquette.

Trouver une auberge s'avéra plus compliqué que prévu. L'effervescence du port emplissait les établissements et vomissait les chalands plus rapidement encore que la marée. Au rythme des allées et venues des navires, les caisses et autres sacs étaient charriés par les dockers, indifférents aux cris qui accompagnaient les transactions. Ici on hurlait des prix, des ordres, là, des insultes ponctuaient l'embarquement de chaque charge lourde ; ça pestait dans tous les coins, dans un joyeux bazar apparemment traditionnel, personne ne semblant s'en offusquer outre mesure. Dans le tohu-bohu des docks, le petit groupe avançait difficilement à contre-courant. L'océan des marins, guidé par la routine, rendait la foule sauvage et imprévisible pour les non-initiés. La marée ne se domptait pas, provoquant la noyade ou le naufrage des pauvres ères dans un quartier potentiellement malfamé.

Ils durent visiter quatre établissements avant d'en trouver un qui accepte de les héberger pour la nuit. L'obscurité ne tomberait pas avant quelques heures, Ann préférait commencer le voyage en début de journée plutôt que de l'entamer pour s'arrêter au milieu de nulle part. Elle rappela que, seuls à pied sur la route, ils représentaient une cible beaucoup trop simple à dépouiller. Grey-Jack l'admit, tandis que William affichait un air mi-neutre, mi-effaré à pareille pensée.

– Si votre « admirateur » désirait tellement de votre venue, il aurait pu nous envoyer un guide, une escorte… ou quelque chose, afin de nous éviter ce genre de désagrément, gronda William.

Ann aurait été totalement d'accord en d'autres circonstances, mais sachant la nature de leur futur hôte et ses *capacités*, elle ne préférait pas songer à la personne, ou plutôt, à l'être transformé qu'il aurait dépêché en ambassade. Cette seule pensée lui tira un frisson incontrôlable que son époux prit pour une réaction au froid nocturne qui commençait à gagner la salle. Le feu ne brûlait pas dans l'âtre et même si la bière réchauffait l'œsophage et l'estomac, elle ne permettait pas de combattre la fraîcheur des lieux.

– Tavernier ? apostropha William, inquiété par l'état de son épouse.

Aucune réponse, le brouhaha de la taverne engloutit l'appel. Minute après minute, la température continuait de chuter. William décida d'agir et se leva. Il se fraya un chemin parmi les habitués, marins et autres dockers qui buvaient debout entre les tables. Ceux-ci discutaient de leurs affaires, se racontaient quelques histoires maritimes et anecdotes juteuses sur tel ou tel capitaine, entrecoupées d'exclamations joyeuses ou de rires. Au milieu des conversations, l'anglais châtié de l'éditeur ne passait pas inaperçu. Son air impassible, ses manières de s'excuser à chaque contact, au-delà de la langue, classaient sans erreur possible William dans la catégorie des étrangers. Quelques moqueries sur sa mise fusèrent sur son passage, rapidement tues par le regard noir qu'il lança à l'importun, car même si William ne parlait que peu et mal le néerlandais, il le comprenait fort bien.

– Monsieur, interpella-t-il, lorsqu'il atteint enfin le bar et le tavernier. Serait-il possible d'allumer la cheminée ?

– Et voilà, le British veut du feu. Avec ce monde, c'est l'établissement qui va flamber. C'est pas parce que tu payes une chambre, l'Anglais, que tu as tous les droits, tu piges ? T'as qu'à aller te réchauffer avec la donzelle.

Avec des clins d'œil complices aux habitués accoudés au comptoir, l'homme rubicond gouaillait, persuadé que son interlocuteur ne le comprenait pas. Celui-ci réprima son indignation et répliqua :

– Le British est heureux de si bien vous comprendre, je *pige* la situation. Navré de vous importuner en payant notre chambre, je

vous remercie pour vos conseils avisés, nous les suivrons. Voudriez-vous nous fournir un chauffe-lit pour pallier le froid de votre établissement, *Sir* ?

À sa mine décomposée, William déduisit que le tavernier avait compris. L'homme assura piteusement qu'il ferait monter l'objet de leur demande dans quelques minutes, le temps de le remplir, et l'Anglais rejoignit sa table. Celle-ci avait été colonisée par des marins qui conversaient avec Ann et Grey-Jack. Riant à gorge déployée, ce dernier semblait surenchérir sur les histoires racontées avec bonne humeur.

– Oh, William ! s'écrit Ann en le voyant revenir. Vous n'allez pas y croire. Ces deux marins, à terre pour plusieurs jours, connaissent les environs et m'ont donné l'adresse d'un guide pour organiser notre voyage. Nous les consulterons dès l'aurore !

Son époux accueillit la nouvelle avec un sourire. Finalement, leur épopée s'avérerait moins complexe qu'il ne l'avait envisagé de prime abord.

Dans l'auberge surpeuplée, même les écuries étaient bondées. Les Radcliffe s'étaient résolus à partager l'unique chambre libre avec leur valet. Dans la pièce exiguë, le chauffe-lit fut cédé à Grey-Jack, emmitouflé dans une couverture à même le sol. Ann et William partagèrent le lit, se réchauffant mutuellement par leur simple présence. La nuit se déroula sans accroc et l'aurore arriva à point nommé, éclaira les paupières closes à travers les volets en bois mal cloués. L'agitation monta depuis la rue, éveilla la ville en même temps que les occupants des chambrées de l'auberge. Le petit-déjeuner fut frugal, cette fois pris au coin du feu allumé avant le lever du soleil ; moins de monde, moins de risque d'incendie. Bien que la belle saison fut là, les températures encore basses au lever du soleil nécessitaient ce petit coup de pouce brûlant.

Les marins de la veille lui avaient donné des adresses intéressantes qu'Ann avait soupesées avant de s'endormir. Elle exposait son plan à William et Grey-Jack, tant pour se remettre les idées en place que pour avoir leur avis, quand la porte de l'auberge s'ouvrit en grand. Un courant d'air froid s'infiltra dans la pièce, arrachant un frisson à Ann qui ne tarda pas à frémir

pour d'autres raisons lorsqu'elle détailla le nouveau venu. Grand, le visage caché par un large chapeau et une écharpe, le corps voilé d'un long manteau, il se dirigeait d'un pas lourd vers leur tablée. Une aura maléfique le précédait, un aspect malsain émanait de sa personne, sans doute son sourire, mordant et éclatant. Sans retenue aucune, il s'installa à côté d'Ann.

– Et bien ! Quelle joie de vous trouver de si bon matin, lady Radcliffe !

Un fort accent slave hachait ses mots, rendait menaçante la moindre des syllabes qu'il prononçait pourtant en anglais.

– Qui êtes-vous ? demanda William, tout en posant un bras protecteur autour des épaules de son épouse.

– Personne. Juste votre guide. Notre ami commun m'a envoyé vous chercher afin que vous poursuiviez votre route sans encombre et sans retard jusqu'à sa demeure.

Une évidence. Cependant, sa déclaration mit Ann profondément mal à l'aise, un mauvais pressentiment l'envahissait à mesure que la présence malfaisante de l'homme s'imposait à eux. Son regard glissa vers les flammes de l'âtre, un éclat brûlant se reflétait dans ses iris d'un vert d'émeraude. Il scrutait avec avidité le chat roulé en boule sur la pierre chaude. L'espace d'une seconde, Ann se demanda s'il n'allait pas lui sauter dessus pour le dévorer. Cette simple idée fit revenir des bribes de son cauchemar à son esprit. *Bientôt, vous serez à moi, Mlle Ward…*

– Ah ! Enfin une bonne nouvelle. Tu vois, Ann, notre hôte est bien éduqué. Il nous a envoyé un guide.

L'intéressée réprima un sursaut, interrompue dans ses pensées morbides, et hocha la tête. Pour qu'ils ne se perdent pas et arrivent à destination, bien entendu. La méfiance la gagnait par vague. Les apparentes bonnes motivations de leur guide sans nom n'avaient d'égal que la malveillance de son commanditaire. Tout cela lui arracha un frisson glacé.

– Comment nous avez-vous trouvés ? Au vu du nombre de tavernes… nous sommes là depuis moins d'une journée…

– Oh, ne vous inquiétez pas pour cela. Je suis le meilleur, c'est tout. Mais le temps nous manque pour parler de cela. La route est longue et il serait bon de partir dès maintenant si vous êtes prêts.

Tous acquiescèrent, Grey-Jack et William parce qu'ils

approuvaient cette excellente idée, Ann faute d'un autre choix. De toute façon, ils avaient entamé ce voyage, autant l'achever et constater où il les mènerait. Il fallait boire la coupe tant qu'elle était pleine, Ann ne doutait pas, hélas, du breuvage qu'elle contenait.

Leur guide se leva sans attendre de réponse, bouscula bruyamment sa chaise. Près de l'âtre, le félin agita ses oreilles et leur jeta un regard sombre avant de s'étirer, dérangé dans sa sieste. Alors que le greffier bandait les muscles en bâillant, Ann vit ses griffes. Un détail qui provoqua un profond malaise. Trop de griffes, beaucoup trop. Le félin fila à la vitesse propre à son espèce, Ann n'en perçut qu'une vision fugitive, mais elle en était presque sûre : ce chat possédait des doigts, identiques à ceux des humains, au bout des pattes avant, qui lui faisaient comme de petites moufles velues terminées par des griffes acérées.

– Un problème, Ann ?

– Non, aucun, répondit-elle à William en le rejoignant.

Déjà, les deux hommes avaient récupéré leurs affaires, sacs et vêtements de voyage, prêts à affronter le monde extérieur.

Après un dernier regard désolé vers les flammes dans la cheminée, Ann quitta à son tour l'auberge.

III

Le voyage fut particulièrement long et silencieux. En plusieurs jours de marche, leur guide n'avait pas décroché un mot, il ne leur avait pas non plus révélé son identité. Il montait la garde les nuits où ils étaient contraints de dormir à la belle étoile, passait son temps dans les auberges sans jamais commander de chambre pour lui. Il ne fermait pas l'œil, Ann en était persuadée. La jeune femme cherchait la moindre lueur verte émanant de lui, qu'elle ne croisait plus depuis qu'ils avaient quitté La Haye, la poussant à s'interroger sur ce qu'elle avait aperçu.

En quelques jours, leur guide avait dévoilé des particularités étonnantes, son manque de sommeil n'en étant qu'une parmi d'autres. Ann avait remarqué son œil de verre quand, parfois, il l'astiquait. Il le délogeait d'un hochement de tête avant de l'encastrer à nouveau dans son visage avec un grondement de contentement. Espérant ne pas être remarqué, il effectuait ces « nettoyages » le soir, à la faveur d'une bougie, où il pensait Ann couchée, ou bien simplement sur la route, ralentissant l'allure pour laisser le couple et Grey-Jack le devancer, le temps qu'il manœuvre.

Jamais voyage ne s'était déroulé dans un tel calme. Au gré des escales, l'écrivaine prenait des notes, consignait des détails des pays et villes traversées. William était fier de son épouse, il admirait beaucoup son talent, sa concentration ainsi que sa capacité à peindre avec des mots les paysages qui les entouraient. Malgré tout le flegme anglais dont il faisait preuve, il ne pouvait s'empêcher de sourire en lisant ses lignes. Il ne doutait pas une seule seconde que le futur ouvrage serait une réussite. Sous la plume d'Ann, les plaines de Hollande prenaient vie, les quelques scènes incongrues auxquelles ils assistaient s'animaient, tandis qu'ils cheminaient toujours plus loin. William aidait parfois sa femme, à tel point qu'elle prit le parti audacieux de rédiger son livre au « nous », délicate et affectueuse façon de l'associer à son récit.

– Un carnet de voyage de la Hollande, expliqua-t-elle. Dans un

premier temps. Nous verrons ensuite où nos pas nous mènent !

Aussi William était persuadé que ce talent poussait un comte slave à inviter la prestigieuse Ann Radcliffe à une réception, à l'autre bout de l'Europe, pour le plaisir de l'avoir à sa table.

Juin 1794 ne figurait pas parmi les mois les plus chauds de la décennie. Plus doux que le printemps qui se terminait, l'été de cette année s'annonçait encore hésitant. Il faisait une température acceptable ; au zénith et au début d'après-midi, une chaleur bienvenue s'invitait tout en restant discrète. Le vent surtout n'aidait pas nos voyageurs à arrêter de frissonner.

Il fallut quelques jours au groupe pour atteindre Tiel. Passé cette bourgade, la route pour la Valachie longeait le fleuve Waal. Le cours d'eau et la proximité avec le village attiraient l'animation. Des enfants jouaient sur les berges, en s'aspergeant et en riant. Plus loin, des femmes installées sous de larges ombrelles profitaient du timide soleil d'après-midi. Ann était fascinée par l'agitation, les cris, les rires et les phrases échangés, car elle comprenait un peu ce qui se disait, saisissait des mots, des expressions. Les gosses s'éclaboussaient, glissaient dans la boue, manquaient à plusieurs reprises de se casser la nuque dans une mauvaise chute ou simplement de finir dans les tumultes du fleuve. L'adulte en elle voyait beaucoup trop de risques à se livrer à de tels jeux. Elle jugeait durement les mères qui ne réagissaient pas, poursuivant leur conversation, mais au fond, elle enviait largement leur insouciance et la simplicité de leur existence.

Un gamin, un peu plus téméraire que les autres, s'approcha du groupe de voyageurs. Il avisa Grey-Jack, lui tira la langue avant de lui lancer de la boue et de repartir en courant. Piqué, le valet d'Ann abandonna les affaires dont il avait la garde pour poursuivre l'enfant. Il glissa à cause de sa vitesse et se rattrapa *in extremis*. Autour de lui, les autres jeunes s'éparpillaient en criant de joie à la vue de ses pitreries. Grey-Jack emplit ses mains de gadoue, visa le plus proche et lança. Le jeu se poursuivit encore quelques secondes avant que les mères, attentives depuis l'entrée de Grey-Jack en scène, n'arrêtent les garnements d'une voix haut perchée.

– Ça suffit, s'écria l'une d'entre elles en se levant. Vous savez ce

qui arrive aux enfants pas sages ? On leur envoie le Comte Dra…

Un regard dans la direction d'Ann interrompit net sa phrase. Cependant, loin de contempler l'écrivaine, c'était le guide qu'elle scrutait. Le vert de ses iris brillait d'un éclat malsain, irradiant presque tout son être. Ann le perçut sans le voir, un frisson lui traversa le corps et son dos se contracta comme sous l'effet de quelque chose de particulièrement maléfique.

Soudain saisi de malaise, lui aussi, sans raison apparente, Grey-Jack ébouriffa les cheveux d'un enfant couvert de terre. Il lui sourit et lui balbutia quelques mots dans un hollandais hésitant, sans assurance qu'il comprenne quoi que ce soit. Son retour se fit dans le silence. Sur son visage flottaient à la fois la joie et l'inquiétude.

– Désolée M'zelle Ann, souffla-t-il. Pas pu résister, voyez.

Ann le rassura d'un sourire. Le seul problème qui existât résidait dans l'attitude de leur guide, son aura démoniaque rayonnait tout autour de lui, mais la verdeur avait reflué jusqu'à disparaître. Même William s'en était éloigné avec une moue inquiète.

– Si nous nous remettions en marche ? proposa Ann, pour tenter de désamorcer la situation.

Chacun hocha la tête. Il flottait sur la scène une impression irréelle, alourdie par le silence pesant du groupe. Pour se redonner contenance, Ann prit quelques notes, ajoutant dans son carnet la mention du Comte qui avait mis le feu aux poudres et engendré la vive réaction du guide. Elle n'avait pas besoin de confirmer ses pensées quant à la nature de son hôte, mais les informations glanées çà et là seraient forcément utiles.

Le groupe continua sa route. Le temps, clément, leur épargnait l'épreuve de la pluie, qui les aurait fait patauger sur les berges, mais pas le vent. Une bourrasque les prit par surprise, les fouettant au visage, gommant presque aussitôt toute trace de l'événement dans les esprits, concentrés sur la marche, aussi fatigante que monotone.

– Peut-être devrions-nous trouver une charrette ou des chevaux au prochain village, souligna William avec pragmatisme. Un moyen de transport pour terminer le voyage avec moins de fatigue. Notre hôte ne souhaite pas nous accueillir épuisés et

boueux, n'est-ce pas ?

Ann acquiesça vigoureusement, ce trajet s'éternisait bien qu'elle ne soit en rien pressée d'atteindre sa destination. Depuis La Haye, leur déplacement s'apparentait à une succession de rencontres, de courtes portions faites en charrette, mais la majeure partie du chemin, ils progressaient à pied. Leur guide leur répétait qu'ils seraient à temps à la réception bien que cette suite de moyens de locomotion rende le périple aléatoire.

À force de marcher, les muscles se durcissaient de courbatures, le sommeil pesait comme du plomb. Du moins pour William et Grey-Jack, Ann, elle, subissait chaque nuit l'assaut de rêves plus violents les uns que les autres. Jamais vraiment les mêmes, et pourtant toujours semblables. La figure de l'homme, qu'Ann imaginait être le Comte à l'origine de son déplacement, restait l'image centrale de son cauchemar alors que les multiples différences ajoutaient d'exquis supplices à ses songes. À peine avait-elle les paupières closes que les visions l'assaillaient de toute part teintées de sang. Du sang qui perlait de son corps, qui formait des flaques de plus en plus grandes sur le sol. L'homme souriait, toujours, se pourléchant les babines à mesure que la vie s'enfuyait d'elle pour glisser dans un calice d'or et de pierreries.

– À moi… à moi !

Les exaltations du Comte s'imprimaient en elle, la faisaient trembler de tout son corps, accélérant le débit sanguin qui ruisselait de ses veines. Le rire jaillissait des lèvres maladivement vertes de l'homme. Elle s'entendait l'accompagner comme un écho malsain, riant elle aussi, sans savoir pourquoi. De quelle mauvaise blague pouvait-elle bien se rendre complice ?

Toujours, elle s'éveillait en sueur, le souffle court, l'impression tenace d'étouffer ne s'évanouissant que plusieurs heures après. Ce matin-là, pourtant, fut différent des autres. Elle n'en éprouva pas un sentiment de libération, bien au contraire. Alors qu'elle ouvrait la porte de la chambre, dans l'auberge où ils avaient fait halte pour la nuit, elle découvrit sur le seuil les restes à moitié dévorés d'un oiseau. Assis face à son festin, un chat tricolore faisait sa toilette, l'air particulièrement satisfait. Il lui lança un regard trop vert avant de déguerpir, empêchant Ann de compter le nombre de ses griffes.

Ni William ni Grey-Jack n'étaient conscients du danger, ils voyaient l'offrande féline comme une histoire amusante à raconter, ne comprenant pas l'effroi dans la voix d'Ann. Ils interprétèrent le sourire de leur guide par de la moquerie cachée. Un voyage avec ses aléas, ses péripéties plus ou moins palpitantes. Et comme d'ordinaire, ils repartirent rapidement sitôt leur déjeuner avalé.

Malgré la végétation encore humide de la rosée du matin, ils décidèrent de se restaurer avec les quelques provisions qu'ils avaient pu obtenir d'une précédente taverne. Ce pique-nique improvisé en rase campagne fut l'occasion pour Ann de se détendre vraiment. Pendant que ses compagnons terminaient leur repas, elle s'éloigna du petit groupe tout en gardant un œil sur le guide. Munie de son fidèle carnet et d'un crayon de bois, elle tentait de croquer les paysages, exerçant ses piètres talents de dessinatrice à l'épreuve. Rapidement, elle préféra user des mots, pour glisser sur le papier ses impressions des précédents jours. Elle raconta la glace et les bateaux, l'étonnement de son époux et les informations du guide. Elle se félicita de sa décision d'associer William à son récit : écrire « nous », narrer au pluriel, faire de leur périple une expérience tangible, autrement plus puissante qu'une simple succession de descriptions, d'événements, de réflexions.

Comme souvent, Ann quittait cet univers lorsqu'elle écrivait. Le temps s'écoulait, l'isolant face à ses phrases, à sa page qui se noircissait au fur et à mesure. Inconsciente du monde extérieur, elle ne vit pas l'enfant arriver devant elle. Elle ne le perçut pas lorsqu'il s'assit à ses côtés, examinant curieusement le carnet. Silencieux, il scrutait avec concentration, essaya probablement de décrypter les lettres et les termes d'une langue qu'il ne connaissait pas.

– Japie !

Le cri tira Ann de sa réflexion, mais elle sursauta à peine lorsque le gamin bougea près d'elle et la heurta au coude. Il s'empressa de s'excuser, avant d'hésiter : devait-il rejoindre sa mère qui l'appelait ? Ou bien rester pour continuer à regarder cette étrange femme écrire une langue bizarre ?

Le gamin trop lent pour se décider, ce fut les parents qui

réglèrent le dilemme en s'approchant d'Ann, laquelle ne comprenait pas les mots qu'ils échangeaient entre eux, puis avec l'enfant. Depuis le début du voyage, Ann s'était familiarisée avec le néerlandais, mais ne parvenait pas à en saisir les nuances. Depuis qu'elle avait quitté la grande ville pour les villages de campagne, le patois et les forts accents entravaient sa compréhension de la langue. Elle essaya d'apaiser une conversation qui commençait à être houleuse. Le ton montait, animé de mouvements de bras et de cris.

– *Sorry*, tenta-t-elle, en articulant pour se faire comprendre. Je ne l'avais pas vu. Il ne me dérange pas…

– Pas vous, excuser, nous. Pardon, bégaya le père. Pas appelé Comte Dracul. Pitié ?

Il désigna le guide d'une œillade, la bouche tremblante. Tout dans son attitude respirait la crainte malgré son allure autant sérieuse que sévère. Grand, engoncé dans un costume noir, le crâne un peu dégarni, la soixantaine grisonnante, il formait tout de même un joli couple avec la dame à son bras. Elle souriait avec crispation. Dans une robe du dimanche, elle soulevait ses jupons pour ne pas les abîmer dans l'herbe et l'humidité ambiante. Le petit portait également de bien beaux habits. En cet instant, Ann fronça les sourcils, troublée par la scène. Elle se demandait si le voyage ne lui avait pas définitivement ôté la notion du temps. Était-on déjà dimanche ?

– Japie, mon fils ! cria une dernière fois le père.

L'enfant répondit, sur le ton de celui qui veut se faire pardonner, une phrase universelle, qu'Ann n'eut pas de mal à décrypter. Vu l'intonation et la situation, un « oui, mon petit papa chéri, j'arrive » semblait le plus approprié et rappelait à Ann ses tentatives pour amadouer son père lorsqu'elle faisait des bêtises.

Souriante à ses souvenirs d'enfance, Ann les regarda partir sans bouger. Dans l'herbe, le carnet sur les genoux, elle se sut sur un chemin de promenade lorsqu'une autre personne s'arrêta devant elle.

– Bonjour ?

– Que faites-vous ? interrogea une demoiselle toute de noir vêtue, dans un anglais plutôt bon.

– Je prends des notes pour mon prochain livre.

Les yeux de la femme brillèrent d'un éclat joyeux. Elle s'accroupit pour se mettre à hauteur d'Ann avant de demander des détails. Derrière elle, d'autres personnes passèrent, en habit de messe. Un prêtre, un peu plus loin, observait leur conversation.

– Je pense écrire sur mon voyage dans votre pays. Ça changera des romans, un carnet de voyage !

– Oh ! Vous écrivez des romans ? Comment vous appelez-vous ?

– Ann Radcliffe et vous ?

Un petit cri de ravissement s'échappa des lèvres de son interlocutrice. Ce n'était plus de la joie qu'Ann voyait dans son regard, mais littéralement une nuée d'admiration. La femme se mit à parler des *Mystères d'Udolfe* comme l'un des ouvrages qui l'avait le plus touché, marqué, depuis des années. L'homme d'Église s'approcha, un vague sourire aux lèvres, conversant avec une autre de ses ouailles.

– Comment avez-vous eu ces idées ? Ces personnages… ils sont… tellement réalistes !

Un frisson parcourut l'échine d'Ann. Elle sentait presque le regard de son guide se poser sur ses omoplates. Ann hésita, prise entre deux feux. La tempête sous son crâne s'apaisa lorsqu'elle contempla une fois encore son vis-à-vis. La tenue noire du deuil la vieillissait de dix ans, mais elle ne devait pas en avoir plus de vingt ou vingt-deux. Elle était belle sous son chapeau, de grands yeux bleus, un visage un peu rond et un sourire illuminant l'ensemble. Sous le bonnet, Ann ne devinait qu'une chevelure blonde, grâce à une mèche rebelle qui s'en échappait au-dessus de son oreille. La robe ne lui rendait pas justice : presque informe, il était impossible de déterminer sa taille, sa corpulence ou même les contours de son corps. Mais Ann et son regard de femme voyaient en cette demoiselle une magnifique jeune fille dans la fleur de l'âge. Devait-elle taire la sombre réalité de ses romans à cette enfant encore pleine de vie ?

À l'arrière-plan, le prêtre s'était arrêté, scrutant la scène sans intervenir. Un éclat vert traversa ses yeux, qu'il détourna rapidement lorsqu'il remarqua qu'Ann la dévisageait.

– Oh… soupira l'admiratrice. Sans doute ne voulez-vous pas

dévoiler vos secrets… Je… je saisis.

– Non, s'écria Ann. Vous ne comprenez pas… Tout ce que je peux vous dire, c'est de faire attention à vous. Tout ce que je raconte est vrai, sans exagération. Vous vivez proche des terres de l'est. Vous vivez proche d'*eux !*

– D'eux ? De *lui* vous voulez dire ?

La femme eut un frémissement. Un éclair de compréhension passa dans son regard. Son visage se crispa, mais elle sourit tout de même. Pour donner le change ? Ann n'en était pas sûre, elle poursuivit :

– L'homme sombre, l'homme noir de mon roman. Voyez-vous, ils…

– Madame Radcliffe, nous devons nous remettre en route, aboya la voix du guide. Tout de suite. Il nous reste un long trajet à parcourir.

Ann soupira. Son admiratrice se rembrunit, incertaine.

– Méfiez-vous, mademoiselle, les Vampires ne sont pas que des légendes. Relisez *Le Mystère d'Udolfe* en songeant à cela, murmura Ann une ultime fois tout en se levant.

Alors qu'elle lançait une dernière œillade à la femme endeuillée, elle surprit le regard noir et menaçant du prêtre. Ann abandonna la clairière en espérant ardemment avoir sauvé une existence.

Le reste de la journée fut tout sauf reposante. Ann se sentait surveillée par leur guide, ses yeux ne la quittaient pas, l'obligeaient à faire profil bas, à se taire. L'avait-il écouté mettre la femme en garde ? À moins que ce ne soit l'autre, l'homme d'Église, qui l'avait entendu ? Dans quelle mesure ceux de son espèce pouvaient-ils communiquer sans prononcer un mot ? Autant de questions, si peu de réponses. Devant son mutisme, William tenta de la rassurer, sans même soupçonner les inquiétudes qui lui taraudaient l'esprit.

– Allons, *darling*, pense à l'intérêt de notre voyage, lui déclara William d'un ton un peu agacé le soir. Ton livre gagnera en consistance ! Le vécu forge les écrits, n'est-il pas ?

Ann hocha la tête. Son époux avait raison. La clé de toute cette histoire résidait dans le sang-froid : analyser les choses le plus

rationnellement possible, ne pas céder. Si William ne souhaitait pas entendre ses mises en garde, alors elle n'en dirait plus aucune. Elle se tiendrait en alerte pour eux deux. Ann espérait cependant que la face verte et dangereuse du Comte ne figurerait pas parmi les dernières images que ses yeux percevraient.

– Chère madame Radcliffe, osez recommencer et les conséquences seront… *dramatiques*.

La menace à peine voilée du guide, murmurée alors qu'Ann passait à côté de lui, l'encouragea à faire profil bas. Il n'ajouta rien du reste du trajet. Mais chaque fois que le groupe croisait quelques âmes, il ne manquait pas de lancer des œillades appuyées à Ann, lui rappelant sa surveillance constante. Même si Ann se savait en sécurité pour le moment, elle gardait son esprit en alerte. Après tout, le Comte la voulait vivante, mais elle ignorait ce qu'il envisageait de lui faire subir si les choses tournaient mal.

Le problème de la Hollande, ainsi que de ses voisins limitrophes, résidait dans la monotonie des paysages. Ceux-ci étaient plats et boisés, avec parfois des ruisseaux, rivières, et autres cours d'eau. L'atmosphère douce permettait de rester dehors de longues heures après le coucher du soleil, mais la fraîcheur nocturne s'installait lentement et finissait par pousser le groupe dans une auberge. Bien que le périple se déroule sous les meilleurs auspices possible, la routine avait rapidement lassé les esprits. Chacun y avait son rôle, ses gestes, aussi, bientôt il ne fut même plus nécessaire de se parler. Le silence colonisait leur troupe. Malgré sa prise de notes assidue, dont le contenu déclinait de jour en jour sans nouveaux éléments à rédiger, l'uniformité du lent cheminement et du paysage endormait la méfiance d'Ann.

Ce qu'il y a de pire avec l'ennui, c'est sa propension à anesthésier les sens. Une fois que cette langueur s'est emparée du corps, l'esprit se coule doucement vers l'inertie, vers le néant. Tout devient compliqué, principalement de réfléchir, de sortir de cet engluement tenace. Comme toute personne sujette à ce mal, Ann avait relâché son attention. Leur guide ne présentait pas une menace directe, d'après ce qu'elle avait observé, le Comte souhaitait assurément qu'elle arrive en un seul morceau chez lui. Les quelques groupes croisés ne leur accordaient aucun intérêt

particulier, ni positif ni négatif. Aucun incident ne troublait le calme de ce voyage infini, qui s'effectuait tantôt à pied, tantôt en charrette, en fonction des rencontres. Une monotonie sans fin, sans début, sans milieu, sans rien, juste l'ennui qui endormait les esprits.

Une énième auberge. Les habitudes de chacun rythmèrent la soirée. Comme le guide parlait les langues locales, il avait naturellement pris le rôle de porte-parole auprès des aubergistes. Il réservait une ou deux chambres, selon les disponibilités, pour le couple et pour Grey-Jack, ainsi que les déjeuners. William, Ann et Grey-Jack s'installaient à une table et attendaient d'être servis, délassant leurs pieds meurtris et soupirant d'aise de faire enfin halte. Le repas se déroulait sans qu'ils échangent un mot, ponctué par les craquements du feu dans l'âtre, puis chacun montait se coucher. Leur guide restait résolument dans la salle commune, scrutant autour de lui jusqu'au départ du dernier consommateur et du patron. Cette soirée ne fit pas exception, elle suivit exactement les usages de la veille et des précédentes étapes. La mélodie se joua sans fausse note, sans accroc, jusqu'aux ronflements de son époux, dans le lit double qu'ils avaient réussi à obtenir cette nuit-là.

Ann ferma les paupières, quelque peu réconfortée par ces habitudes, mais, à peine les yeux fermés, une terrible vision s'imposa à elle.

Du sang, d'abord.

Du sang partout, ruisselant sur ses mains, coulant de sa bouche, de ses yeux. Ann en tâtait la texture, ses doigts poissaient, ses lèvres en percevaient le goût ferreux et l'odeur fade emplissait ses narines. Ce sang encore, toujours. Du rouge cramoisi couvrait son corps qui petit à petit se veinait de vert aussi sûrement qu'une infection parasite l'organisme. À ses yeux éclatait la vérité de ces couleurs qui jamais ne se mélangent, un présage qui suintait de toutes les gouttes de son essence vitale. De son sang affluait le sens.

Un spasme l'agita. Puis un autre. Le troisième lui fit l'effet d'un tremblement de terre, la sortant de sa torpeur saisie par une poigne de géant. La secousse se répercuta dans sa poitrine, dans sa tête, dans ses yeux qui roulèrent vers l'intérieur de ses orbites,

naufrageant le monde dans l'obscurité.

Et ce fut terminé.

Ann ouvrit les paupières face au mur de l'auberge, allongée dans le lit à l'exacte place qu'elle occupait quelques secondes auparavant, un lit qu'elle n'avait jamais quitté, d'une relative propreté mais vierge de sang. C'est à peine si ses phalanges avaient blanchi quand son poing s'était serré convulsivement.

« Très bientôt », lui susurra une voix dans le secret de son esprit.

Si la promesse lui arracha un frisson, la terreur s'empara d'elle lorsqu'elle réalisa que la couche voisine était vide. Les rouages de la routine grincèrent. La mélodie se transforma en cacophonie. L'angoisse remplaça l'ennui.

William avait disparu.

IV

Ann se précipita dans la chambre de Grey-Jack : vide. Elle revint dans sa pièce, par acquit de conscience : toujours vide. La salle commune : désespérément vide. Même le guide avait disparu. La panique monta d'un cran, la suffoquant, lui tirant des tremblements incontrôlables. Son esprit tournait au ralenti, l'empêchant de réagir suffisamment vite. L'urgence brûlait dans ses veines, coulait le long de son front au rythme de sa transpiration, elle-même calquée sur les battements saccadés de son cœur. Un cauchemar, voilà ce que c'était. Un mauvais rêve dont elle était persuadée d'être éveillée. Elle cria, hurla sur l'aubergiste ensommeillé qui paraissait enfin.

– Où sont-ils ?

– Qui ?

– William ! Grey-Jack ! Le guide !

Elle scandait les noms comme une prière, appelait comme on implore. Où étaient-ils, bon sang ? Ann avait perdu tout sens commun. Elle tapait sur le comptoir au rythme de ses cris, interpellait avec véhémence le pauvre aubergiste.

Le vacarme rameuta une partie des voyageurs ensommeillés, des hommes grommelant la sommant de se taire, des femmes plus ou moins bien vêtues s'enquérant dans différents langages de la nature du problème. Mais, son sang bouillonnant dans ses veines, la certitude que son époux faisait face à un grand danger, Ann tempêtait encore et encore.

– Calmez-vous, madame, l'enjoignit une lady enveloppée de fourrures.

Son teint laiteux apparaissait là où poils et peau se confondaient.

– Calmez-vous et expliquez-moi. Laissons ces braves gens aller se recoucher.

La voix froide délivra Ann de l'angoisse. Elle reprit possession de ses moyens, de ses pensées. Elle, d'ordinaire si posée et réfléchie, avait cédé à un affolement né de son trop long ennui. Son esprit, englué dans la routine, perçut en ce nouvel élément

une agression d'autant plus grave qu'elle ne la touchait pas personnellement, mais attaquait ses proches, son mari en particulier qu'elle aimait d'un amour sincère et vrai. Grey-Jack faisait partie de sa famille, depuis si longtemps qu'elle le considérait comme un oncle bienveillant. Sa perte passagère, car elle refusait qu'elle soit définitive, l'affligeait aussi, mais différemment : elle avait confiance en ses capacités de réactions pour avoir survécu grâce à elles. Quant au guide… ma foi, elle éprouvait plutôt de l'embarras à se retrouver perdue au milieu de nulle part que de l'émotion devant sa disparition.

Ses réflexions aidèrent Ann à relativiser, à s'extraire de cette crise de folie pour méditer posément. Son cheminement intérieur n'échappa pas à son interlocutrice qui, même si aucun mot n'avait été échangé, acquiesça avec un sourire.

– Voyez, madame, il y a toujours une solution, une piste, ou une source d'apaisement. Cela ne valait pas la peine d'en faire grand cas, si ?

– Si, madame, répondit Ann avec aplomb. Pour le motif que de proches amis et époux ont disparu. Je m'en rendis compte alors que je m'éveillais, trouvant le lit froid. Il n'y a pas plus effroyable pour une femme mariée que de se retrouver ainsi seule. Mais vous avez raison, sur certains points. Aussi je vous demande pardon de vous avoir tirée du sommeil à cette heure indue.

Ann se tourna vers l'aubergiste pour lui réitérer ses excuses. L'homme haussa les épaules, trop fatigué pour batailler, et retourna se coucher.

– Attendons le matin, voulez-vous ? Nous y verrons plus clair. Et s'il s'avère que votre époux a bel et bien disparu, je m'engage à vous conduire où vous le souhaitez, afin de vous servir d'escorte.

– Deux femmes voyageant ensemble ?

– Cela vaut mieux qu'une seule, croyez-moi, répliqua celle à la fourrure dans un soupir. D'autant plus que cela vous évitera de faire une autre bêtise.

– Comment ça ?

– Tout dépend de l'état dans lequel vous souhaitez recouvrer époux et ami…

Sur le visage de son interlocutrice, un sourire carnassier naquit, s'agrandit en une gueule pleine de dents, un rictus qui n'avait

rien d'amical. Un frisson glacé descendit le long de la colonne d'Ann au moment même où elle comprenait à qui elle avait affaire. Elle inspira profondément, cherchant le courage et l'endurance pour ne pas réagir trop violemment.

Les événements confirmaient la piteuse situation d'Ann. Elle énuméra rapidement ce qu'elle savait, tant pour conserver une certaine contenance que pour affronter l'adversité : la guide et la femme en face d'elle étaient des vampires, le Comte Dracula aussi. Elle se dirigeait vers un banquet sanglant, la gueule du loup d'une certaine façon, et par-dessus le marché, elle ne pouvait plus reculer puisqu'ils avaient William et Grey-Jack.

Une situation lamentable.

Ann acquiesça, faute de choix. L'autre se leva, regagna l'escalier en lui souhaitant une bonne nuit. Dans la salle commune, régnait à nouveau un calme crépitant. Devant l'âtre à la chaleur diffuse, Ann n'esquissa plus un geste. Debout, son regard traînait dans les zones d'ombre, frissonnante à l'idée de ce qu'elle y trouverait : un monstre, un sourire carnassier, ou les vestiges d'un cauchemar personnel. Chaque recoin se mouvait indépendamment du reste, se tordait au rythme des flammes, donnait naissance à des créatures difformes. Crocs aiguisés et langues goulues léchaient ses bottes l'espace d'une seconde, griffes et tentacules obscurs cherchaient à l'attraper. Le moindre craquement de bois se répercutait dans le corps d'Ann, insufflant frémissements, frissons et sursauts d'angoisse. Dans les reflets du feu qui agonisait, elle revoyait les détails, appréhendait nouvellement les conversations, les menaces. Cauchemar et réalité dansaient devant ses yeux, étroitement enlacés.

Elle aurait voulu retourner se coucher, attendre de voir le lendemain se lever pour prendre une décision claire et non dictée par les émotions qui l'avaient étreinte. Au lieu de cela, elle s'assit à une table, l'esprit en surchauffe, le regard plongé dans l'âtre. Elle percevait les bruits autour d'elle, captait des mouvements à la lisière de son champ de vision. Sitôt qu'elle se focalisait dessus, ils disparaissaient, emportés avec la torpeur qui la gagnait petit à petit. Si elle fermait les paupières… qu'adviendra-t-il d'elle ?

Ses pensées dérivaient, son esprit s'enlisait dans les sables du sommeil. La douceur de l'âtre la berçait, l'enveloppant dans sa

chaleur bienheureuse…

Ann s'était assoupie, affalée sur une chaise la tête contre la table. Elle n'assista pas au lever du soleil, l'animation qui regagna la salle ne l'éveilla pas de sa torpeur proche du songe, mais une main sur son épaule la fit sursauter. À côté d'elle, la femme en fourrure lui souriait aimablement. À la lumière naissante du jour, Ann put mieux la détailler. Grande, ses sombres cheveux lisses glissaient sur sa peau blême, elle était toute en contraste. Le noir de sa chevelure contre le blanc de sa chair, l'ambre du pelage qui lui ceignait les épaules contre le vert intense de ses yeux. Un autre signe de sa nature.

– Madame, êtes-vous prête ? demanda la dame à la pelisse. La route est longue jusqu'à Cologne. Plus encore jusqu'à votre destination.

Ann acquiesça, impassible. À quoi bon s'encombrer de questions lorsque sa route croise vraisemblablement celle d'une bienfaitrice éclairée, maintenant qu'elle était seule ? Elle suivit la nouvelle guide à l'extérieur et lui emboîta le pas pour découvrir une somptueuse calèche, au luxe ostentatoire.

– Ainsi, nous voyagerons plus vite et plus confortablement, annonça son chaperon.

Avec un rictus désagréable, elle tira la portière et dévoila l'intérieur molletonné, pourvu à foison de couvertures et d'oreillers. Consciente de sa chance, Ann demanda au cocher, un long escogriffe engoncé dans une pèlerine, de charger ses affaires encore présentes dans sa chambre. Ann se rendit alors compte qu'elle ne l'avait toujours pas interrogé sur son identité.

– Madame Justina Szilàgyi.

Justina prononça son nom en insistant sur la deuxième syllabe, accentuant la consonance slave puis sourit une dernière fois avant de grimper dans la calèche. La poitrine nouée d'appréhension, Ann la suivit sans un mot. D'un claquement de langue, Justina appela le chat qui disparut rapidement sous sa banquette. La porte fermée, le fouet gifla l'air et les chevaux renâclèrent, l'habitacle trembla quand la voiture cahota sur les pierres mal enchâssées de la route. Ann lutta contre l'impression d'être prisonnière, piégée par une créature qui n'avait plus rien

d'humain. Un « miaou » outré s'éleva du plancher, seul témoignage de la présence de l'animal.

– Agata déteste voyager de cette manière, expliqua Justina. Mais elle finit toujours par s'y faire, n'y prêtez pas attention.

Ainsi, l'agaçante bestiole se nommait Agata. Ann soupira un vague acquiescement puis se cala dans la banquette, dans le sens de la marche. Sa tête reposa contre la paroi, tressautant au rythme des pavés disloqués, de la boue qui faisait s'enfoncer l'habitacle. Sur sa droite, le village se dissolvait dans la végétation, alors que la nature reprenait le dessus. Les rives du Waal s'approchaient et s'éloignaient en fonction de la route sinueuse. Les heures s'écoulaient sans qu'aucun mot ne soit échangé, dans un demi-sommeil trompeur. En face d'Ann, Justina ne semblait pas perturbée plus que cela par le trajet. Ses yeux se fermaient plusieurs heures durant alors que sa respiration ne ralentissait pas, Ann doutait qu'elle dorme réellement. Depuis sa disparition sous les sièges, la chatte ne s'était pas montrée le premier jour, pas plus que le suivant et le troisième. Le cocher ne s'arrêtait jamais, à croire qu'il ne prenait aucun repos, ce qui était possible au vu de sa nature. Le silence durait et s'étirait, malgré quelques échanges de temps à autre. Rien d'important, des badineries de femmes qui se voulaient superflues pour ne pas parler de l'essentiel. Seul l'inconfort régnait dans l'habitacle : celui de devoir retenir des besoins totalement humains face à quelqu'un qui n'en avait pas. La vessie suppliciée d'Ann lui causait d'horribles douleurs, son estomac hurlait famine malgré les maigres portions de pain et d'eau à sa disposition. À croire que le Comte, dans sa grande inhumanité, en avait oublié ce que c'était que d'avoir d'autres nécessités que celui de sang…

– Nous devons nous arrêter, décréta Ann à l'orée du troisième jour. N'importe où, aucune négociation n'est possible.

La moue interrogative de Justina poussa Ann à s'expliquer davantage. La saleté de sa toilette et les odeurs corporelles la mettaient au supplice, la halte devenait impérative. Du moins si son hôte la désirait en pleine santé.

Un petit relais de route servit d'escale. L'établissement quasi désert ne payait pas de mine. Une simple façade en pierre affichait une enseigne en bois illisible et la porte à demi ouverte

filtrait à peine le vent naissant. Heureusement, la salle exposée s'accommodait bien des températures douces de la saison, tout juste perturbée par quelques rafales. Impossible pour Ann de faire la fine bouche, elle remisa ses manières, sa classe sociale et ses désirs de côté, laissant son corps dicter ses besoins : manger chaud, boire autre chose que l'eau tiède de la calèche, avoir accès à un cabinet d'aisances. Aussi Ann ne prêta aucune attention aux œillades de l'aubergiste ni aux mots échangés entre lui et Justina. Personne à part elle ne comptait en cet instant.

Lorsqu'elle revint, plus propre et plus sereine, Ann remarqua l'ambiance glacée. La mine basse du tavernier contrastait avec le regard brûlant de colère de Justina. Cette dernière tapait du pied dans un rythme frénétique comme pour canaliser sa rage, son poing se fermait convulsivement.

– Comment avez-vous fait pour le *perdre* ? entendit Ann. Débrouillez-vous. Je le veux vivant ou mort, mais il me…

Un craquement de parquet les avertit de l'arrivée d'Ann. La conversation mourut aussitôt, remplacée par un silence oppressant. L'atmosphère électrique ne cessa de s'accentuer lorsqu'Ann s'assit à une table et commanda un repas chaud. Hors de question pour elle de repartir sans cela !

– Madame, vous n'avez pas beaucoup de temps… commença l'homme, de plus en plus mal à l'aise.

Visiblement, Justina l'avait informé de leur situation.

– Préparez donc ce repas, coupa-t-elle. Et espérons qu'à cela, vous serez *compétent*.

La femme à la fourrure vint s'asseoir en face d'Ann, un sourire crispé plaqué sur son visage de porcelaine.

Un ragoût peu odorant arriva sur la table. La nourriture insipide fondait en bouche sans pour autant posséder le moindre arôme, mais au moins était-ce chaud. Ann n'ajouta aucun commentaire, ne souhaitant pas déclencher la colère contenue de Justina. Puisqu'il existait apparemment entre elle et le tavernier quelques manigances, autant éviter tout esclandre. De plus, Ann espérait secrètement que les mésaventures de l'homme soient en sa faveur. Elle mastiqua en silence, relevant le nez de son assiette pour poser une œillade sur les lieux désertés de clientèle. La poussière maculait le sol, les toiles d'araignées colonisaient l'âtre

froid depuis longtemps. Les bouteilles derrière le comptoir contenaient des liquides aux couleurs glauques, et les rares personnes présentes dardaient sur Ann des regards impatients. Faisant fi de ces insistances, l'écrivaine continua son inspection tout en sauçant son assiette avec du pain rassis.

La pénombre du lieu malgré un soleil au zénith provenait principalement de l'unique fenêtre. Sale, presque opaque, elle ne laissait entrer la lumière du jour que timidement. À l'extérieur, le cocher avait déserté son poste, sans doute heureux de se dégourdir les jambes, le félin demeurait invisible. Seule une ombre passa en bas de la vitre, puis un visage se colla au carreau. Des traits qu'Ann reconnut entre mille : les cheveux roux et hirsutes de l'Irlandais et son rictus malicieux de guingois apparurent fugacement, le temps de lui faire un clin d'œil et de repartir. La joie étreignit Ann, mais elle dut réprimer le sourire qui lui montait aux lèvres. Ainsi, l'aubergiste avait *perdu* Grey-Jack ! Quelle magnifique nouvelle ! Elle vit son fidèle valet inspecter la calèche rapidement. Se tournant vers le bâtiment, il esquissa une piètre révérence avant de disparaître à nouveau du champ de vision d'Ann.

L'espoir renaissait enfin. Elle n'était plus seule. Bien qu'Ann s'inquiéta pour son époux, frissonnant à la perspective de ne pas le retrouver, elle se sentait un peu plus sereine. Si l'Irlandais parvenait à les suivre, alors il ferait un allié de poids. Ann se félicita de l'avoir emmené, confiante pour la suite de son voyage.

Elle traîna pour finir son assiette, afin de lui laisser le temps de s'éloigner, s'octroya le luxe de retourner encore aux commodités sous le regard impatient de Justina avant d'enfin regagner la calèche. Jamais le cahot de la route ne parut plus agréable à Ann. L'écrivaine se désintéressa de tout, n'ayant d'yeux que pour le paysage, tentant à chaque détour d'apercevoir la tignasse rousse tant espérée.

Miaow…

Autour d'Ann, tout n'était que bruit de bois qui grince, qui bouge, qui frémit. Sur ses genoux, elle sentait la chaleur de l'animal, ses poils caressant son bras nu, ses griffes s'enfonçant légèrement dans ses cuisses au rythme d'une respiration sereine.

Ann baissa les yeux sur lui. Ou elle, si elle se souvenait de ce qu'avait dit Justina, cette dernière l'appelait Agata, lorsque le félin se frottait à ses bottes. Tricolore, blanc, roux, noir, comme celui qu'elle avait entrevu sur le bateau à son arrivée, comme celui de l'auberge à La Haye. L'animal tourna la tête selon un angle impossible, observant son « fauteuil » humain, ses babines relevées dans un sourire grotesque, elle ouvrit la gueule dans un bâillement.

– *Miaow. Ne vous inquiétez pas, Mlle Ward. Pardon. Madame Radcliffe. Vous êtes à moi maintenant.*

La chatte parlait.

Elle éclata de rire entre le miaulement et le feulement. Pesant un poids de plus en plus lourd sur les genoux d'Ann, la bête l'empêchait de faire le moindre mouvement.

– *Tuttt. Tuttt. Ne bougez pas. Vous ne voudriez pas que…*

Le décor changea brusquement. Toujours assise, Ann assistait, impuissante, à la construction d'un mur de brique, d'une prison souterraine où aucune lumière ne filtrait. En face d'elle, à la place de Justina, William et Grey-Jack, entravés, le visage baissé, dépenaillés dans leurs vêtements sales.

La vision ne dura qu'une fraction de seconde, juste assez longtemps pour qu'Ann tente de se lever en chassant la bête, en pure perte. Imperturbable, aussi immuable et pesante sur ses genoux qu'une statue de bronze, Agata entama sa toilette. Ann remarqua encore l'anomalie : les moufles aux doigts pleins de griffes, que le chat fermait en poing et léchait sans quitter Ann des yeux, le sourire repoussant accroché à ses babines.

– *Doucement*, feula-t-elle. *Profitez de la route. Vous retrouverez bientôt vos intimes. Je me réjouis de vous rencontrer en personne.*

V

Il était une fois un homme. Grand, majestueux, persuadé d'être le Prince de ces lieux, il régnait sans concession sur une terre désolée, peuplée d'ours et de loups. Dans sa forteresse, les chauves-souris avaient envahi les caves de son palais, les serpents s'étaient alloué les chambres les plus au nord, les rats infestaient l'entre-deux, les murs, les canalisations, chaque espace suffisamment étroit pour s'y glisser. L'homme s'octroya le droit de séjourner dans les étages. Le grenier lui était interdit cependant : différentes créatures y habitaient et il ignorait encore lesquelles.

Il vécut longtemps en compagnie de ces bêtes. La loi du plus fort régnait ici et il ne devait qu'à sa puissance de rester maître des lieux.

Un jour, pourtant, arrivèrent d'autres hommes, des femmes et des enfants. Ils envahirent les environs du château, s'y installèrent, louant ce voïvode qui les laissait vivre à proximité. Les terres changèrent, les étendues arides se gorgèrent de blés, de plantations, les forêts devinrent bruyantes de sons qui n'étaient pas naturels, les ours et les loups furent dépouillés de leur territoire. Les humains estimaient normal de tuer et de saccager, ils appelaient ça l'agriculture, la chasse, et priaient pour conserver leur sécurité.

Le Prince, loin d'apprécier l'intrusion de cette population, la considérait comme une ennemie. Au fur et à mesure des fuites de son véritable peuple, il ouvrit ses portes aux créatures persécutées. Les loups occupèrent la cour, les ours préférèrent s'enfoncer au plus profond des bois. Entouré de ses gens de becs et de crocs, le châtelain ruminait de sombres desseins.

Les humains auraient pu s'arrêter là, mais ils ne le firent pas.

Le soleil se leva un matin sur une étrange scène. Hommes et femmes attendaient devant l'imposant portail. Ils criaient, tempêtaient, requéraient l'attention du maître des lieux.

– Vous êtes notre voïvode, vous devez nous gouverner. Ou nous changerons de Prince !

– Partez alors ! gronda l'intéressé depuis le haut des remparts

qui ceignait la forteresse.

– Jamais ! Nous vous remplacerons !

Hommes et femmes réclamaient asile, nourriture, administration, argent, ils demandaient la justice, exigeaient des choix, des décisions. Le Prince leur ouvrit sa demeure, voulant négocier, apprendre, dialoguer peut-être.

Mais les villageois en colère ne l'entendirent pas de cette oreille et s'engouffrèrent dans l'enceinte. Lorsque, avec horreur, ils découvrirent les autres habitants du château, ils perdirent la tête. La folie et la peur les poussèrent à tuer les loups, chasser les chauves-souris, brûler les serpents. Le sang coulait sur les dalles du hall, gouttait le long des escaliers, ruisselait dans la cour. La terre s'en gorgea, les plantes rougirent et moururent à leur tour.

Du haut de sa fenêtre, le Prince hurla, tempêta, tenta de mettre fin à la folie des hommes. Que devait-il faire ? Les massacrer ou attendre que disparaisse la tornade ? Se réfugier… mais où ? Désespéré, il escalada les marches couvertes de poussière qui menaient au grenier. Il ouvrit la porte condamnée et un rayon lunaire éclaira le lieu plongé dans les ténèbres. Une créature indicible apparut.

Sur son passage, une vague de froid, de frissons macabres, gagna le bâtiment, son pas lourd résonna dans les couloirs. Les occupants se figèrent à son approche, les visages pâlirent, les corps se firent exsangues, un sourire goulu s'étira sur les lèvres de la créature. Sortie décharnée de sa retraite, elle s'emplit, se gonfla, prit des formes et de la consistance. De cadavre marchant, elle devint charnelle. Son teint d'une blancheur de fantôme se colora d'ocre et de gris. Une lueur verte naquit dans son regard. Lorsqu'enfin le Palais fut débarrassé de ses envahisseurs, le sang des animaux se mêlant à ceux des humains sans distinction de couleur ou de force, la créature se tourna vers le Prince debout au milieu du carnage, tiraillé entre la satisfaction et le dégoût, mais sans crainte.

– Qui es-tu, toi qui m'as laissé vivre et qui m'as apporté de quoi me nourrir ?

– Le vovoïde Vlad III Basarab, Seigneur.

– Que veux-tu ?

Vlad fit son vœu. Un souhait irréversible, un désir à double

tranchant.

– Ainsi soit-il, lui répondit-on. Vovoïde Basarab, tu seras Dracula désormais. Que ton nom soit craint et que ton aura éblouisse ton domaine.

Il s'en trouva changé à tout jamais.

Les jours passèrent sans que personne ose approcher du palais, car quelques villageois avaient survécu. Les femmes, les enfants, les vieux continuèrent à vivre, craignant de regarder dans la direction du château, n'évoquant plus le nom du Prince, la terreur planait au-dessus de leur existence.

Aucun brin d'herbe n'avait repoussé aux alentours du lieu funeste. La terre demeurait aride, les arbres n'étaient plus que des souches pétrifiées, les murs se teintaient encore de rouge lorsque le soleil de fin d'après-midi se faisait rasant. Aucun villageois n'avait revu le Prince. Des murmures disaient qu'il attendait la nuit pour rôder autour de son domaine, en quête d'hommes, de femmes ou d'enfants égarés. Aucune disparition n'était à déplorer, mais les chuchotements ne s'atténuèrent pas, au contraire. Les semaines, les mois passèrent. La rumeur se mua en légende, le mythe en comptine. Les années écoulées n'avaient pas rendu la terre proche du château à la nature, elle restait stérile.

Une province sans son voïvode ne peut exister, vint le temps de remplacer le Prince. Ne l'ayant pas vu depuis des années, les gens en déduisirent qu'il était mort. On frappa au grand portail, on le défonça à grand renfort de béliers.

La colère de Dracula s'éveilla et se déversa sur la population.

Son courroux vomi des enfers emporta les pauvres âmes, saignant à blanc les gueules hurlantes, mélangeant bras, jambes, membres qu'ils appartiennent à une même famille ou un même individu.

– Je règne sur ce château, sur cette ville et ces champs. Craignez-moi !

La menace pesa de nouveau sur la campagne environnante et le Prince comptait l'alourdir.

Pour la première fois depuis des années, des graines sortirent de terre aux abords de la demeure du seigneur, fleurirent, une véritable forêt bourgeonna. Des morceaux de bois épais, plantés comme des épieux, avaient jailli du sol en une nuit. La population

s'étonna du prodige, avant d'en distinguer les fleurs et les fruits bien mûrs qui les ornaient. Alors, l'étrange devint morbide, la crainte se mua en terreur. En lieu et place des pommes et autres glycines, des hommes et des femmes oscillaient, gueule ouverte et braies fendues aux endroits où le bois se perdait dans la chair. Le vent ne charriait pas que les odeurs nauséabondes de cette nature infâme, il trimbalait les bruits, les gémissements, les hurlements indistincts, les pleurs de ces végétaux ignobles, toujours vivants sur leur épieu.

Dans les esprits, le Prince devint Dracula l'Empaleur. Son nom originel se perdit dans les méandres du temps et des âmes, mais l'image de cette forêt de suppliciés ne disparut pas, imprimée à jamais dans les mémoires, traversant les générations et les frontières.

Les titres aussi s'oublièrent. Prince, Roi, Empaleur, Comte… quelle différence ? Ce ne sont que des mots, irradiant du même pouvoir lorsque l'on compte entre ses mains la puissance de la peur et de la souffrance.

Ann l'avait compris depuis longtemps : la légende, lue pour écrire ses romans fantastiques, la rattrapait, ses cauchemars ponctuaient ses journées, s'octroyant le droit de rythmer son cycle jour et nuit. Les routes d'Allemagne, les alentours de Prague, les sentiers de Hongrie la rapprochaient toujours plus près de sa destination, lui ôtant peu à peu ses facultés de réflexion.

Elle voyait dans les ombres le sourire de Dracula, sentait sa présence dans les regards de Justina, dont l'émeraude de ses iris semblait l'anesthésier totalement, lui faire oublier toute notion de temps ou de distance. S'était-il écoulé une heure ou un mois depuis que son cher époux avait disparu ? Ann n'aurait su le dire. Le souvenir de William s'estompait de kilomètre en kilomètre. Elle ne devait qu'à l'anneau porté à son doigt de se rappeler son mariage, son aimé, leur vie commune. Elle se prenait à sourire à l'évocation de sa mémoire, comme ces vieilles dames qui regrettent le temps jadis.

Jusqu'au moment où l'attelage entra en Valachie.

VI

L'attelage longeait le fleuve Olt depuis plusieurs jours, lequel serpentait entre deux montagnes, point d'entrée dans la principauté. Cet endroit ni plat ni vert de la frontière dégageait une impression oppressante. De part et d'autre du cours d'eau se dressaient les deux mastodontes naturels et le ciel se teintait de noir au-dessus de leurs cimes, plus menaçant à mesure que les flancs rocheux se refermaient sur eux. L'ombre les enveloppa totalement et en face d'Ann, l'éclat vert des yeux de Justina étincela.

– Bienvenu dans les Carpates.

Les mots résonnèrent tant dans l'habitacle qu'à l'extérieur, une nuée de corbeaux s'envola en hurlant. La désolation avait gagné les lieux. Le poids des légendes s'intensifia, les mythes se métamorphosaient en mises en garde. Détail incongru dans ce paysage mort, le chat : Agata s'étira en bâillant avant de sauter à travers la fenêtre. Son pelage blanc et roux donnait un peu de couleurs entre les arbres gris, à la terre cendreuse, au voile noir qui s'abattait sur eux au fur et à mesure de leur progression.

L'esprit d'Ann se hérissa. La gueule du loup se refermait sur elle, ses dents aiguisées et grinçantes éraflant ses pensées. Un frisson glacé lui parcourut l'échine, la peur tentait d'élire domicile en elle. Elle songea à William, dont elle ignorait le sort et le devenir ; à Grey-Jack aussi pour lequel elle n'avait cessé de scruter chaque détail du paysage afin de déceler sa présence. La suivait-il ? Avait-il abandonné ou pire, avait-il été capturé ? Impossible de le savoir. Ann se rassurait en imaginant l'Irlandais surgir de nulle part à des moments incongrus. Sans succès : depuis leur passage en Valachie, son humeur s'obscurcissait et les perspectives d'issue satisfaisantes s'amenuisaient.

L'abattement se transformait petit à petit en colère. La nécessité de l'escorter ainsi lui apparaissait illusoire : elle serait venue dans tous les cas ! Avec son époux, elle aurait au moins profité du voyage pour arpenter les rues de Prague au détour d'une halte, pour découvrir les paysages d'Allemagne et de Hongrie, à la

rencontre de la population et de leur réalité. Traverser la moitié de l'Europe ne pouvait être qu'un périple de longue haleine, le Comte *devait* bien le savoir !

Pourtant, non, il en avait décidé autrement, ne lui laissant aucun choix. Ce Comte aux manières exécrables ne se contentait pas d'être un meurtrier sanguinaire, c'était aussi un rustre dénué de culture. Son empressement à l'avoir auprès de lui l'exaspérait autant qu'elle l'inquiétait.

– Avez-vous hâte ? interrogea Justina, sortant finalement de son mutisme traditionnel.

– Aucunement.

L'étonnement fit lever un unique sourcil sur le visage de marbre de son vis-à-vis.

– Je suis convoquée, insista Ann. Pas vraiment invitée. Je m'éveille d'un trajet dont je n'ai rien vu parce qu'il l'a décidé. Et il m'envoie ses… clones plutôt que lui-même. Vous pouvez lui transmettre que j'apprécie médiocrement le rapt de mon époux et de mon ami pour je ne sais quelle raison. J'aurais suivi l'autre guide, ou vous-même, si vous vous étiez présentée, de toute façon.

Justina demeura silencieuse, un pli soucieux barrant son front si lisse et blanc.

– Certaines choses vous échappent. D'autres… ont dérapé, éluda-t-elle. Nous vous expliquerons de « vive voix » ainsi que vous le désirez.

Le silence s'installa de nouveau, mais cette fois, Ann ne voulait pas le rompre. Elle ne souhaitait pas donner cette satisfaction à son interlocutrice, tout comme elle encourageait la colère à couler dans ses veines, à structurer ses pensées et son état d'esprit. Ainsi, elle briserait peut-être les chaînes qui l'entravaient mentalement à chaque entretien cauchemardesque qu'elle avait eu avec le Comte.

Peut-être.

La lune éclairait la scène. Un rayon blême éclaboussait le château d'éclats d'argent. Sur le perron, plusieurs individus se tenaient dos au mur, leurs silhouettes sombres découpées par la lumière de l'astre nocturne. Ann ne reconnut que le chat, assis sur

son séant, se léchant les pattes comme on aiguise ses griffes.

– Bienvenue, très chère Mlle Ward. Ou devrions-nous dire Mme Radcliffe.

La voix résonna quelques secondes, l'écho s'écrasant sur la pierre. Mais il sonnait étrange aux oreilles d'Ann. Comme si elle l'avait déjà entendu, comme si…

Il appartenait au guide. L'homme au grand chapeau s'avança de quelques pas, la lune allongeant les ombres inquiétantes sur son visage. Seul l'éclat d'un sourire brillait dans la pénombre.

– C'est un plaisir de vous revoir. Le Maître va vous recevoir.

D'un geste ample, il désigna la gigantesque porte en bois, celle des remparts, de la première enceinte. Le chat miaula avec satisfaction et se frotta contre les jambes d'Ann. Elle était prête à jurer qu'un sourire éclairait son faciès félin.

Un frisson parcourut l'échine d'Ann au moment où Justina lui posa la main dans le dos. D'une légère poussée, elle la força à avancer. L'immense porte grinça avec le son sinistre des cercueils qui s'ouvrent, un bruit qui vibre profondément, à entendre vos os s'entrechoquer entre eux. Sans son désir puissant de sauver William et de retrouver Grey-Jack, Ann se serait probablement enfuie en courant.

Illuminée uniquement par l'éclat lunaire, les abords boisés qu'elle avait d'abord pris pour un verger se transformaient dans la lumière froide en une forêt de pieux, vides, plantés à égale distance les un des autres. Pointus, d'environ trois mètres de haut, ils semblaient à la fois fins et résistants. Parfait pour un cochon à la broche, bien qu'un peu grand, songea Ann, dont l'estomac la tiraillait.

Mais à peine eut-elle formulé cette pensée qu'un horrible malaise s'insinua en elle. Un *cochon* géant… un homme hurlant sa douleur, un morceau de bois s'échappant de sa bouche et… L'image explosa dans son esprit, le cri s'imprima dans ses tympans, l'odeur de sang et de déjections investit ses narines. L'espace d'une seconde, d'un éclair silencieux, elle les vit. Des corps suppliciés, de pauvres âmes en peine entravées à ces pieux. Un son plus abominable couvrait les plaintes des agonisants, un rire. Un rire du dément, qu'elle avait déjà entendu de si nombreuses fois dans ses cauchemars… Celui du Comte Dracula.

Le claquement d'une huisserie dans les hauteurs attira l'attention d'Ann. À une fenêtre, une tête apparut, la salua d'un hochement, puis s'évanouit dans l'ombre. Ann eut à peine le temps d'en reconnaître les traits anguleux de ses pires songes.

Le chat miaula une plainte déchirante et Justina soupira. Ils continuèrent à avancer.

Le donjon se dressait là, vieil édifice médiéval rénové, ou plutôt modifié pour répondre aux standards architecturaux modernes. Carré et froid à l'exception des fenêtres, anciennes meurtrières percées plus largement auxquelles on avait ajouté des rebords décorés. L'ensemble était un patchwork ridicule, une créature grotesque faite de morceaux venant de temps et de goûts différents.

Les pas d'Ann claquèrent contre la pierre des marches du perron, contrairement à ceux de Justina qui n'émirent aucun son. Ce décalage se répercuta dans l'esprit d'Ann comme un écho, lui vrillant douloureusement la tête. L'écrivaine scruta les alentours, cette forêt de pieux inaccessible, cet édifice aux perspectives impossibles, cette ombre rousse qui… Ann marqua un temps d'arrêt. Déjà la silhouette avait disparu, volatilisée sur l'un des côtés du bâtiment, si bien qu'Ann doutait presque de l'avoir vu. Mais le feu de cette chevelure, elle le connaissait bien, suffisamment pour raviver la flamme de l'espoir. Grey-Jack, car ce ne pouvait être que lui, était arrivé à son tour au château. Ann retint de justesse un sourire satisfait.

La porte émit une plainte à l'ouverture, plus aiguë, un raclement de dents sur la pierre, coupant court aux réflexions de l'écrivaine. Le hall d'entrée, plongé dans la pénombre, semblait démesuré. L'obscurité engloutissait le plafond, les murs et les angles, donnant une impression d'infini, de gouffre dans lequel il serait si facile de tomber. Rien n'indiquait un quelconque faste en vue d'une réception. Cela valait bien la peine de la séquestrer pour qu'elle ne visite pas le pays ! Il n'y avait aucune urgence, puisque vraisemblablement aucun bal n'aurait lieu ici.

Sortant de l'ombre, l'homme se dressa devant elle. Elle ne l'avait ni vu approcher ni entendu. Il apparaissait, sourire aux lèvres d'une froideur mortelle, éclat émeraude dans les yeux, en vêtements d'apparat. Ses cheveux longs et noirs cascadaient sur

un manteau de velours rouge à moitié couvert d'une capeline d'hermine dont les énormes boutons dorés accrochaient le peu de lumière qui filtrait de l'unique fenêtre de la pièce. Il portait une couronne d'argent à macaron d'or surmonté d'un panache de plumes et de pierreries, lesquelles jouaient avec la lueur nocturne, dansaient d'une vie propre. Chaque mouvement de tête du Comte envoûtait, enchantait. Ann n'avait d'yeux que pour ces rubis et diamants étincelants.

Ainsi paraissait le Comte Dracula, un sourire enjôleur et la menace sourde le précédaient comme son ombre.

– Madame Radcliffe ! C'est un immense plaisir que de vous recevoir ici. Désolé pour l'accueil un peu… intimiste. Mais vu l'heure, j'espère que vous comprendrez.

La fatigue rendait Ann compréhensive quant aux conditions de son arrivée. Après tout, la gueule béante du piège se refermait sur elle comme le claquement de la lourde porte dans son dos.

– Je comprends parfaitement. Je suis moi-même exténuée de ce voyage.

– Souhaitez-vous rejoindre votre chambre ? Nous pourrons causer demain, ne pensez-vous pas ?

– Avec joie.

Dracula recula d'un pas et s'évanouit dans l'ombre. Juste un « par ici » résonna dans l'espace désormais vide. Se retournant, Ann constata qu'elle était seule : même le chat s'était volatilisé.

– Par ici, Madame Radcliffe.

La voix encore. La suivre ? Mais par où ? L'écho du lieu lui donnait l'impression qu'elle émanait de partout et de nulle part à la fois, de derrière elle, à droite, ou à gauche… au-dessus même ! Ses sens l'égaraient.

– Madame Radcliffe ?

Soudain, il surgit devant elle. À quelques centimètres de son visage, il la scrutait avec curiosité.

Ann bondit en arrière. Elle étouffa de justesse un cri, satisfaite de lui refuser ce plaisir supplémentaire.

– Bien sûr, j'arrive.

La voix de l'écrivaine n'avait pas tremblé, elle lui emboîta le pas, devinant sa présence plutôt qu'elle la distinguait. Le grand escalier sortit brutalement de l'ombre lorsque le maître des lieux

alluma un chandelier. Les bougies tachaient les murs de flaques lumineuses et animaient les portraits qui les ornaient. Les lueurs dansantes sur les yeux figés par le pinceau semblaient épier Ann et la juger depuis leur toile de lin.

Ploc ploc… ploc…

Dehors, l'orage se déchaîna. Ni vent dans la forêt d'épieux ni tonnerre dans les ténèbres, les gouttes dévalaient du ciel en déluge dru et muet, à peine un chuintement quand elles glissaient sur les fenêtres comme un rideau que l'on tire.

Avec pour tout horizon les marches, Ann poursuivait son ascension à la lumière chiche du chandelier. Son guide la distança sur un palier, elle se noya dans l'obscurité. Un pâle lumignon lui indiqua la direction avant de disparaître à un coude. Dans ce dédale de couloirs et d'escaliers, de chambres et de salons, Ann pourchassait le chandelier, pistait la lumière dans les ombres trop lourdes pour qu'elles se dissipent. Elle progressait à tâtons, ses doigts rencontraient tantôt la pierre, tantôt les tentures plus ou moins épaisses, ou rien. Le néant indiquait une intersection, une fenêtre close ou une porte fermée barrait son passage. Ann se dépêchait alors, elle tendait la main pour atteindre un indice tangible et s'y accrocher, surprise de le découvrir plus proche ou plus loin. Les dimensions improbables de la demeure, à moins que ce ne fût la nuit, lui brouillaient les sens et les pensées.

Pierre, tissus. Bois parfois. Pierre à nouveau. Tissus, longtemps.

Tourner à droite, suivre la lumière qui s'éloignait toujours plus.

Bois… pierre. Vide. Vite. Pierre. Chair. Pierre.

Quoi ?!

– Madame ?

Un sursaut, encore. Ann réprima un cri de surprise. La lueur du chandelier éclairait le visage de son guide, trop proche d'elle et surtout en face. Comme s'il avait surgi du néant pour l'entraîner dans sa chute.

– Votre chambre.

Il s'effaça, indiqua une porte de la main, elle s'ouvrit dans un énième grincement sourd. Dehors, un éclair zébra les cieux et le couloir d'un flash blanc.

À peine eut-elle fait un pas à l'intérieur que son guide s'envola, absorbant toute lumière avec lui. Seule brillait une unique

chandelle à la mèche presque consumée sur sa table de nuit.

VII

Les femmes la jaugeaient d'un œil torve. Statiques, les ombres de leurs postures torturées ondulaient sous le maigre éclairage. La tenture plus ignoble que jamais arrachait des frissons à Ann à mesure qu'elle détaillait les contours des protagonistes, toutes féminines, les mains liées dans le dos, la tête en arrière, la bouche ouverte. À demi nues, un épais pieu leur lacérait les entrailles, l'imagination de l'artiste accommodait des détails sanglants avec un plaisir manifeste. Pour profiter de la vue, le lit reposait en face, de sorte que la tapisserie s'offre aux yeux à peine éveillés. Une table de nuit où gisait une bougie et une armoire en bois massif complétaient l'ameublement de la chambre.

Leur équipée l'avait assommée pour ne pas dire anesthésiée, mais une préoccupation ne l'avait jamais quittée : sauver son William. Grâce à la flamme de la bougie, Ann en alluma une autre parmi celles qu'elle conservait méticuleusement dans ses affaires. Préparées avec soin, celles-ci contenaient tout un nécessaire pour s'éclairer en toutes circonstances. À son époux, elle avait prétexté aimer écrire la nuit, une réalité, certes, dont l'usage s'en voyait ici détourné. Ses bagages cachaient aussi une dague au milieu de ses jupons, au cas où…

L'écrivaine attrapa le chandelier à trois branches et ajouta la sienne à la bougie à demi consumée. Ne souhaitant pas gâcher sa réserve personnelle, Ann avait pris le parti de faiblement s'éclairer. Assurée de sa discrétion, elle ouvrit la porte, les gonds mal graissés protestèrent un instant, avant qu'elle ne se glisse dans l'ouverture. Entièrement cernée de pierre uniforme, elle eut l'impression de plonger dans un tombeau. Oppressée, mais maîtresse de la lumière, Ann explorait les environs, scrutait les moindres détails afin d'éviter toute surprise. Les tentures représentaient des scènes plus glauques les unes que les autres. Ici des suppliciés hurlaient en silence, là-bas des attaques sanglantes, un peu plus loin des portraits souriaient avec mépris, un rictus mauvais plaqué sur leurs traits peints pour l'éternité. Des armures médiévales encadraient les fenêtres. Elles captaient les éclats

lumineux et les absorbaient, soulignant les détails de leur façonnage. Leurs larges spallières montées sur un plastron métallique et leurs genouillères et cubitières avaient rouillé, mais le heaume à visière fermé, qui dissimulait la présence éventuelle de porteur, inquiéta Ann. Dans les ténèbres traversées de lueurs, elle s'imaginait leur mouvement et leur attaque soudaine, car chacun tenait une épée plantée à leurs pieds ou brandissait fièrement d'épaisses haches à deux mains.

Dehors, les cieux grondaient toujours, le bruit de la pluie contre les carreaux couvrait les sons provenant de l'intérieur.

Ann progressa, lentement dans un premier temps, plus rapidement aux intersections. Elle regrettait de ne pas être armée, parée à n'importe quelle éventualité. Au fond d'elle, Ann avait l'impression de connaître ces couloirs et ces pierres suintantes d'humidité. Ses cauchemars se rappelaient à elle, explosant dans son esprit comme autant d'éclats de verre. Une migraine se préparait, mais peu importait, retrouver son époux et mettre la main sur Grey-Jack relevaient de la plus haute importance. Peut-être s'octroierait-elle le luxe d'enflammer ce maudit château.

– *Miaow…*

Assise, Agata l'attendait et interrompit ses rêves de brasier. Un ersatz de sourire éclairait sa gueule, tandis qu'elle se léchait les babines. La chatte se frotta aux bottines d'Ann, cherchant à l'attirer sur le chemin du retour.

D'un coup de pied, la jeune femme éloigna du félin, elle ne souhaitait pas qu'il l'espionne alors qu'elle parcourait les lieux à la recherche de William. Elle espérait aussi secrètement que Grey-Jack la trouverait au détour de son exploration, à moins que ce ne soit l'inverse. Le couloir se prolongeait dans l'obscurité, la succession de fenêtres et de portes closes formait un motif récurrent, une homogénéité architecturale rendant difficile l'orientation. Ann hésita quelques secondes, se demandant si elle devait pousser chaque huis ?

Un éclair zébra le couloir. La seconde entrée lui apparut entrouverte, offrait l'opportunité d'y jeter un coup d'œil discret et rapide. Ann s'approcha sans un regard pour le chat et se glissa le long du battant.

Le tonnerre explosa dans un vacarme assourdissant.

Surprise. Sursaut. Ann appuya contre la porte dans un réflexe de recul, l'ouvrant en grand. Le mouvement entraîna le chandelier dans une danse, les bougies oscillèrent une seconde ou deux avant de se stabiliser. Un cri resta accroché aux lèvres d'Ann, ses yeux observaient frénétiquement autour d'elle, de peur d'avoir été découverte. Mais aucune créature de la nuit ne l'assaillit, seul le chat ricana aux péripéties de l'écrivaine, avant de s'installer sur son séant en face d'elle.

– *Pas par ici.*

La bestiole agaçante avait raison, Ann ne distinguait qu'une pièce ouverte qui donnait sur une cellule austère, sans fenêtre, avec pour unique éclairage la lumière provenant de son candélabre. Pas de William, pas de Grey-Jack caché quelque part… Où donc se trouvait ce diable d'Irlandais ?

L'huis suivant demeurait clos. Elle y gratta le bois, chuchota un appel.

– William ? Grey-Jack ?

La pluie seule répondit à ses mots.

Explorer encore, toujours. Après le couloir, après s'être efforcée de pousser les portes, de héler son époux, son ami, d'esquiver ce chat qui la suivait encore, Ann découvrit le hall d'entrée en bas de l'escalier, revêtu des lambeaux d'ombre et de nuit précédemment entrevus. Difficile d'en cerner les détails, les contours, tant les fenêtres ne filtraient qu'à peine l'éclat voilé de la lune et encore moins les éclairs qui explosaient par moment.

Éclairée par la lueur faible du chandelier, Ann essaya de déterminer la forme des lieux. Elle perçut une autre porte, quelques armures rutilantes, et surtout un escalier, coincé entre deux blocs de granit. Il descendait dans les entrailles du château. Ann hésita quelques secondes avant de s'y engager. Si William était détenu quelque part, la logique voudrait que les geôles se situent en sous-sols.

L'humidité suintait des pierres, alourdissait l'ensemble et poissait les marches. Celles-ci avaient été taillées aléatoirement manquant de provoquer la chute d'Ann à plusieurs reprises. Une odeur prégnante de renfermé s'y ajoutait et lui titillait les narines. Comme un écho aux tapisseries, Ann reconnut en cette cage

d'escalier étroite une véritable descente aux Enfers. Chaque degré relevait du calvaire, d'un équilibre précaire et d'une tentative d'éviter à tout prix d'éteindre ses flammes. Elle s'imaginait traverser de la poix, incapable de voir devant elle, sa main glissant sur la pierre visqueuse du colimaçon qui tournait sur lui-même à n'en plus finir. Combien de temps, de marches, de mètres, sous terre se trouvait-elle ? Ann l'ignorait et ne souhaitait pas le savoir. Cette simple pensée lui provoquait des vertiges. Le malaise s'intensifia lorsque son talon heurta violemment le sol : l'escalier se terminait ici. Déséquilibrée, Ann se rattrapa au mur, esquivant maladroitement la chute fatale du chandelier. L'une des bougies s'éteignit en soufflant un panache de fumée grise, restreignant son champ de vision.

Son calme revenu, Ann jeta un coup d'œil autour d'elle et constata que si sa position était précaire, elle avait semé Agata dans la descente périlleuse. Le goutte-à-goutte de l'eau contre la pierre résonnait dans l'espace pourtant confiné. Un boyau bordé de cellules, apparemment toutes vides, serpentait sous le château, s'éloignait de la surface. Tandis qu'elle scrutait la moindre cage à la faible lueur de sa flamme, la jeune femme repéra quelques marques sur les murs : ici des croix pour compter les jours de détention, à moins que ce ne soit les semaines ; là des gribouillis illisibles, des traces sombres qu'elle espérait ne pas être du sang. Ann se projetait dans ces espaces réduits, imaginait les heures horribles d'emprisonnement et les actes atroces commis, l'agonie lente en ces terribles lieux.

Le goutte-à-goutte se transforma en tic-tac d'une horloge, ponctuant les secondes d'angoisse avant la mort, le compte à rebours morbide. Elle s'attendait à découvrir quelques macabres ossements, ou pire encore, les restes de son William. L'endroit était propice à ses romans, mais en cet instant, elle aurait souhaité ne pas vivre cette aventure. La perspective de tomber sur son époux à la prochaine alcôve l'angoissait autant qu'elle la réjouissait, tout dépendrait de son état. Aussi, lorsque sa bougie éclaira de piteux souliers, Ann retint son souffle, saisie d'une affreuse appréhension. La faible lueur remonta le long d'un pantalon usé et de piètre facture, puis sur des mains serrant une arme de fortune.

– Chut, Mam'zelle ! chuchota Grey-Jack en s'avançant d'un pas.

Ann se retint de crier de joie, un large sourire illumina son visage, son cœur bondit de gaieté de trouver son valet en ces lieux. Elle voulut tout lui raconter, lui expliquer, mais les mots se bloquèrent dans sa gorge. Pour la première fois, elle ignorait par quel bout commencer son histoire. Un comble pour l'écrivaine !

– Vous inquiétez pas, Miss, lui murmura son complice. Je cherche Monsieur William. J'ai entendu la bonne femme et le chat discuter. Un chat ! Vous vous en rendez compte ? J'crois que j'hallucinais ! Mais le matou a presque réussi à me trouver alors je me méfie. Son odorat du diable va finir par me causer des ennuis alors je me planque ici, voyez.

– William ? interrogea avec fébrilité Ann en scrutant l'obscurité autour d'elle.

– Pas ici. Mais vous inquiétez pas, Mam'zelle. Vous pouvez compter sur moi ! J'le retrouve pour vous et on décampe d'ici. Ce château abrite le Diable…

Ann ignorait si Grey-Jack parlait du chat ou du Comte, mais l'Irlandais ne commenta pas plus et la poussa vers l'escalier.

– J'continue à fouiller les sous-sols. Vous inquiétez pas pour le vieux Jack, termina-t-il avec un clin d'œil.

À peine Ann eut-elle le temps d'ouvrir la bouche pour protester que son valet s'évapora dans les ombres du souterrain. Ann avait beau savoir que Grey-Jack possédait une tête dure et probablement les neuf vies du félin qui le traquait, elle se faisait du souci pour son complice. D'après les conversations volées entre deux portes, celle de l'auberge, et les non-dits, elle se doutait que les Vampires ne le cherchaient pas pour l'emprisonner. Il risquait sa vie pour elle et William plutôt que de s'enfuir pour de bon. Ann s'en émut alors qu'elle remontait les marches pour regagner la surface avec précaution.

– *Miaow ?*

Ann sursauta, essaya d'éviter la chute au pauvre chandelier déjà amputé d'une flamme lors de sa précédente glissade. Sur l'avant-dernière marche, la lumière heurta la silhouette féline d'Agata ; ses yeux perçaient l'obscurité comme deux billes incandescentes, deux feux follets qui la scrutaient. Sa tentative pour se racler la gorge ressembla à un mélange entre un

ronronnement avorté et un feulement.

– *Voyons, madame Radcliffe, pouvons-nous remonter ? Il n'y a plus une seule souris à chasser dans le coin.*

Une goutte de sang perlait de la commissure de ses lèvres lorsque le chat se lécha les babines, elle disparut. Puis l'animal toiletta ses griffes, avec un soin lent, calculé, inquiétant.

– *Pourrions-nous en discuter ailleurs ? Mon pelage se hérisse à l'humidité, ma toilette va durer des heures… William n'est pas ici de toute façon.*

– Et… savez-vous où il se trouve ? demanda Ann, incrédule devant l'attitude et les préoccupations futiles du félin.

– *Pas ici*, éluda la chatte. *Pouvons-nous remonter, maintenant ?*

La bougie accrocha le blanc de son pelage juste avant qu'elle n'entre dans le hall. Le trajet vers sa chambre s'effectua le plus naturellement du monde, Agata ouvrait la route et empêchait Ann de s'enfuir ou de se perdre. Lorsque la porte se referma, le félin sauta lestement sur le lit. Roulé en boule, il bâilla à s'en décrocher la mâchoire, offrant à Ann le spectacle de ses longues dents aussi aiguisées que ses griffes. Menace ou geste naturel ? Ann hésitait, mais cela n'avait rien d'essentiel quand d'autres préoccupations s'imposaient.

– Eh bien ? interrogea-t-elle, après avoir déposé le chandelier sur la table de chevet.

De ce qu'Ann savait, un pareil félin n'avait rien d'animal, il incarnait le Diable, le démon qui possédait ce château, Dracula lui-même. Des frissons incontrôlables lui parcouraient la colonne vertébrale dès qu'elle y réfléchissait. La dissonance entre l'aspect adorable de la chatte et ce qu'elle représentait s'immisçait dans ses pensées et l'empêchait de raisonner convenablement. Impossible de lui faire confiance puisqu'elle émanait d'un Vampire, pourtant s'en méfier relevait par moment du défi, son esprit rechignant à entrevoir le danger dissimulé sous l'apparence douce de la bête. Les doigts d'Ann la titillaient, demandaient à caresser le pelage qu'elle imaginait de velours. S'installer dans le lit où se prélassait l'animal l'écartelait entre deux envies, celle de fuir et celle de la câliner. Sans doute Agata profitait-elle de cette dichotomie avec délice, torturant Ann par sa simple présence.

– *Vous n'êtes jamais fatiguée ?* ronronna-t-elle en reposant la tête

sur ses pattes.

– Ce n'est pas la question. Où est mon époux ?

– *Je n'en sais rien*, avoua l'animal ensommeillé. *Il serait plus intelligent d'attendre demain pour demander directement au Comte, non ? En tout cas, je tombe de sommeil. Bonne nuit !*

Roulé en boule, la tête à l'envers sur l'édredon, le chat ferma les paupières avant de ronronner de plus belle. Seuls ses doigts dépassaient du cercle parfait formé par son corps poilu. Dessus, une unique griffe, apparemment non rétractable, accrochait par instant un éclat de lumière. Ann se mit au lit à son tour, tiraillée entre l'émerveillement face à cette boule de poils adorable et son aspect menaçant. Recroquevillée dans un coin, Agata occupant les deux tiers de la surface, elle s'endormit aussitôt sa tête nichée dans l'oreiller.

Son unique et dernière pensée avant de sombrer s'attarda sur le sort de William et Grey-Jack et la promesse de les secourir.

VIII

L'éclat terne du soleil perça les lourds rideaux de la chambre, éclairant par stries les alentours. Un poids sur ses pieds indiqua à Ann que le chat dormait encore. L'esprit embrouillé par le sommeil, elle s'interrogea sur sa promenade nocturne. L'avait-elle rêvée ? Où Grey-Jack se cachait-il dans les catacombes glauques sous le château ? Aucune trace de son époux, cependant, ne résidait en ces sombres lieux. William avait été enlevé pour la contenir, l'empêcher de parler et rejoindre docilement Justina et Dracula. Maintenant à destination, la bienséance commandait au Comte de le lui restituer, mais aux vues des manières rustres du slave, le caractère obligatoire et impératif de la demande devait lui apparaître dérisoire.

Ann bougea les pieds, entendit un soupir avant que sa compagne de lit la délivre de son poids. La chatte s'étira un long moment, résolue à ne pas quitter les lieux.

– Très chère Agata, cela vous gênerait-il de sortir de ma chambre ?

– *Et pourquoi donc ?* répondit-elle en commençant à se lustrer le poil.

– Sans doute ne le savez-vous pas, votre pelage ne s'ôtant pas à loisir, mais il me faut me changer.

– *Et ?*

– Et il est déplacé d'espionner une dame pendant qu'elle fait sa toilette.

Le félin scruta Ann de ses iris d'émeraude.

– *Mais… vous m'observez bien effectuer la mienne, sans pudeur apparemment. Quel est le problème à agir de même ?*

Ann stoppa net. Devait-elle continuer à soutenir le regard de la chatte ou au contraire détourner les yeux ? Son analyse pertinente relevait aussi de l'absurde… ce n'était qu'un chat ! Un animal sauvage la plupart du temps, que l'on domestiquait à loisir, au service de l'humain dans l'éradication des rats et autres nuisibles, certainement pas une personne. Déjà, Agata parlait, un talent qui lui conférait une aura d'étrangeté dérangeante, de plus,

ses pattes comportaient beaucoup trop de griffes — elle le démontra en les léchant ostensiblement —, Ann restait interdite par les propos de l'animal. Devait-elle aussi l'appeler *Madame*, pendant qu'on y était ?

– Agata, vous m'en voyez navrée, je n'avais jamais pensé au problème en ces termes, déplora finalement Ann en tournant le dos à la chatte. Je ferai donc preuve de retenue à votre égard, mais par pitié, prévenez-moi avant vos ablutions matinales. De plus, si je consens à cela, pourriez-vous, à votre tour, consentir à quitter la pièce le temps des miennes ? Je peux vous abandonner les lieux en premier si vous le souhaitez.

La chatte ouvrit de grands yeux ronds, elle n'avait pas prévu cette réponse. Une sorte de rire, entre le miaulement et le claquement de dents, la secoua.

– *C'est la meilleure !* glapit Agata, en proie à une folle gaieté. *Mais non, désolée.*

Ann soupira une énième fois. Elle se figurait négocier avec un enfant, progresser concession après concession vers un objectif pourtant simple : mettre au dehors de sa chambre cette bestiole. Elle n'acceptait pas l'idée qu'on l'observe, encore moins par l'une des incarnations d'un Vampire, fût-il le Comte Dracula lui-même. Ou plutôt, à plus forte raison si Dracula se cachait derrière les iris verts du félin ; car elle savait que ce qu'un ersatz de sa personnalité contemple, tous le scrutaient aussi. Plus elle entendait Agata parler, plus elle se souvenait des caractéristiques si terribles et terrifiantes des Vampires : la prédominance du vert, certes, mais également la capacité à sucer le sang jusqu'à la mort ; la possibilité de transformer l'un de leurs repas en l'un d'entre eux, et de les transformer en extensions d'eux-mêmes ; puis l'habileté à se dédoubler. Ainsi, Ann avait dressé une vague généalogie du Comte, elle suspectait son premier guide, Justina et Dracula de ne former qu'un en réalité. Pour Agata, son identité relevait d'une hypothèse plus floue : soit le chat représentait une autre facette du Comte, soit d'un autre Vampire dont elle ignorait encore la présence. Ann frissonnait aux deux options, aucune ne trouvant grâce à ses yeux, toutes renforçaient cependant la nécessité d'être seule dans sa chambre.

– Bien. Dans ce cas, je vous aiderai.

Aux grands maux, les grands remèdes ! Pas très épaisse, la chatte demeurait une bête, autant la considérer comme telle ! L'attrapant par surprise, Ann serra Agata contre sa poitrine, malgré ses protestations. La bête feula, tenta de griffer et de mordre, sans succès. Un grondement jaillit de sa gorge ; les belles phrases s'étaient envolées au profit de grognements parfaitement en phase avec son apparence. Exit la civilité, bienvenue la bestialité.

Concentrée sur son plan, Ann murmurait des petits mots, des « ne vous inquiétez pas », aussi bien pour amadouer Agata que pour la calmer. Puisqu'elle se voyait obligée de la traiter comme une enfant, Ann l'aiderait à prendre un bon bain, une méthode autrement plus efficace que de se lécher indéfiniment. Avisant le broc d'eau et la bassine, Ann avança de quelques pas, Agata comprit et tenta de se révolter, sans succès.

– Mais, madame Agata, minauda Ann, je vous aide ! Vous ne pouvez pas rester ainsi : un bon bain et tout rentrera dans l'ordre, ne pensez-vous pas ?

– *Stop !* gronda Agata, recouvrant l'usage de la parole. *D'accordjevouslaisse, pitiéjevouslaisselâchezmoi ! Pitiépitié !*

– Vraiment ?

– *Ouiouiouiouiouiouiouiouiouiouiouiouiouioui !*

Ann ouvrit légèrement les bras, relâchant son étreinte. L'animal fila, sans demander son reste, la queue aussi grosse qu'un goupillon de cuisine et les poils hérissés. Ses griffes crissèrent sur le parquet alors que le chat négociait un virage à une vitesse folle et Agata disparut dans le couloir en quelques secondes.

Ann referma la porte, contente de sa réussite. Elle songea avec douceur qu'elle pourrait concevoir des bambins, désormais. Elle avait appris les prémisses de l'art de la négociation enfantine avec brio.

Apprêtée, complètement éveillée et surtout déterminée, Ann s'engagea dans le dédale de couloirs. Elle conservait l'espoir de s'en sortir seule pour rejoindre une cuisine, une salle à manger ou quelque chose d'approchant. À son grand dam, Justina l'attendait quelques mètres plus loin.

– C'est un plaisir de vous voir, Lady Radcliffe.

Ann ne prit pas la peine d'expliquer qu'elle ne possédait pas le

titre honorifique de « Lady », elle se doutait que les subtilités de la hiérarchie anglaise n'intéressaient pas Justina.

– Avez-vous faim ? Nous allions déjeuner.

C'est à peine si Ann reconnut les lieux, maintenant que le jour s'était levé. La clarté diurne éclairait les couloirs presque avec douceur, malgré le ciel gris et sa luminosité maladive. La galerie de portraits revêtait des aspects moins menaçants, les divers sujets se maintenaient dans une immobilité toute picturale lorsqu'Ann s'en approcha. L'impression d'être suivie dans le moindre de ses mouvements de la veille s'était envolée. Les tentures demeuraient étranges, les corps torturés apparaissaient moins sanglants, l'intensité des scènes moins prégnantes sans le jeu d'ombres des bougies.

La salle à manger ne comportait qu'une très longue table en bois massif, autour de laquelle pouvait s'asseoir une vingtaine de personnes, et à intervalle régulier étaient disposés des bouteilles et quelques verres. Justina fit signe à Ann de prendre place sur l'un des larges bancs qui la longeaient de part et d'autre, Ann fut surprise par tant de simplicité.

– Voici notre humble salle à manger, ma chère, grinça une voix derrière elle. Rien de grandiose, notre salle de *réception* revêt d'autres fastes.

Le Comte lui adressa un sourire sans joie, où perçait une forme de gourmandise.

– Je *meurs* de faim, expliqua-t-il en s'asseyant.

Ann avait déjà croisé son regard en arrivant. Il imposait sa seule présence par sa haute et glaciale stature. Il n'avait pas retiré ses vêtements d'apparat, engoncé dans une veste de velours rouge aux boutons d'or. Sa couronne d'argent sur ses longs cheveux de jais reflétait les éclats métalliques des couverts placés sur la table. Maintenant qu'elle pouvait examiner ses traits à la lumière du jour, Ann revoyait ses cauchemars incarnés en face d'elle. Du sourire carnassier aux œillades gourmandes en passant par les longues mains aux doigts acérés… chaque détail lui arrachait un frisson supplémentaire.

Reprenant rapidement contenance malgré le froid qui s'insinuait en elle, Ann tenta le tout pour le tout. Que risquait-elle ? Le pire, elle l'avait vécu chaque nuit, pendant chaque

cauchemar, où chaque seconde équivalait à une délicate torture en vue de leur rencontre. Elle craignait Dracula, mais en s'installant en face d'elle, séparé par la table massive, il lui offrait une forme de protection bienvenue qui diminuait la force de son emprise.

– Monsieur le Comte, je suis enchantée de votre invitation, le voyage a été long et éreintant, notre tablée est néanmoins incomplète.

Son vis-à-vis leva un sourcil interrogatif.

– Mon époux, ainsi que mon ami, Grey-Jack, énonça la jeune femme avec le plus d'aplomb dont elle était capable.

– Oh !

Et ce fut tout.

Littéralement.

Impassible, le Comte avala une gorgée de son thé, il ne prononça aucun autre son, ni réflexion, ne proféra aucune menace. Il se contenta de s'abîmer dans la contemplation et la mastication minutieuse de son déjeuner. La cuisinière avait préparé un menu à la hauteur de son invitée : thé, bacon, fromage, et un œuf, dont le jaune rachitique attestait que les poules pondaient rarement et finissaient plus facilement embrochées dès qu'elles s'épaississaient assez.

Ann attendit quelques secondes avant de réitérer son appel.

– Monsieur, où est mon époux ?

– Lady Radcliffe, commença Dracula d'une voix doucereuse. Avez-vous remarqué que vous n'étiez pas en position d'exiger quoi que ce soit ? Votre mari est en vie, je peux vous l'attester. Votre domestique aussi. Ils s'éveilleront lorsque je l'aurai décidé, dans l'état qui me plaira. J'hésite à transformer leur enveloppe charnelle. Elles me serviront pour m'établir en Angleterre, ne pensez-vous pas ?

Il sourit de ce rictus qui n'atteint pas ses yeux, ce même mouvement de visage qu'Ann redoutait dans ses cauchemars et qui précédait une scène sanglante. Mais l'écrivaine ne put s'empêcher de remarquer le malaise distillé dans sa voix lorsqu'il prononça le mot « domestique ». Dracula avait perdu Grey-Jack et ne souhaitait pas qu'Ann en soit informée. Le jeu de dupe débutait avec un avantage pour la jeune femme, laquelle perçut

les œillades discrètes que se lançaient Justina et Agata, le félin qui, posté devant la porte, montait la garde. La situation devenait plus critique qu'Ann ne l'imaginait et elle s'en réjouissait. Grey-Jack avait-il laissé des traces de son passage dans les souterrains ? Des cailloux disséminés pour rendre fous ses hôtes ? Ann jugeait l'idée terriblement attrayante. Elle riait intérieurement de la déconvenue de l'effroyable Dracula, mis à mal par un simple valet, Irlandais de surcroît. Pourtant, elle redoutait aussi le moment où la fuite de Grey-Jack prendrait fin : si les Vampires l'attrapaient avant qu'il n'ait découvert William, les conséquences seraient épouvantables.

Ann s'abstint de tout commentaire. Elle se mura dans un silence poli, un sourire contrit plaqué sur son visage, et goûta son petit-déjeuner du bout des lèvres, sans appétit. Le bacon avait brûlé, les œufs n'avaient aucun goût, le fromage caoutchouteux rebondissait sur son palais, et le thé ! Le thé était une insulte à toute l'Angleterre réunie : une eau à peine chaude où flottaient des plantes impossibles à identifier. La saveur si amère lui donnait envie de commettre l'hérésie suprême en y ajoutant du sucre pour apaiser ses papilles mises en difficulté. Elle réprima à grand-peine une grimace de dégoût.

– Votre venue est l'œuvre de la providence, ironisa Dracula entre deux mastications. Demain sera le grand soir. Imaginez une réception immense, un bal où votre William paraîtra pendu à votre bras… enfin… pas véritablement *pendu*. Veuillez m'excuser, j'ai du mal avec les subtilités de l'anglais.

Ann comprenait parfaitement que Dracula mentait pour la mettre mal à l'aise. Il passa sa langue sur ses lèvres, se délectant des mots qu'elles prononçaient comme d'un dessert particulièrement savoureux. L'écrivaine ne put retenir un frisson en visualisant son époux dans une si mortelle position.

– Ne vous inquiétez pas. Vous le reverrez bientôt.

Nouveau sourire, plein de menaces. Le bal se tiendrait donc le lendemain. Était-ce un événement punitif pour tous les importuns ayant fourré leur nez dans les affaires vampiriques ou de Dracula lui-même ? Ou une véritable cérémonie mondaine aux apparences aussi trompeuses que tranchantes ? Ann redoutait de le découvrir, mais elle était ici pour cela après tout. Le voyage avait

suffisamment duré pour qu'elle puisse au moins ne pas se retrouver coincée dans ce château sinistre sans divertissement.

La soirée promettait d'être mortelle, se dit-elle avec ironie, mais pas pour elle, espérait-elle…

IX

Les trente-six heures suivantes s'écoulèrent en un calvaire d'attente, de lecture peu concentrée et de tentatives pour esquiver la surveillance du chat. La bibliothèque privée de Dracula, ouverte en partie aux invités, regorgeait d'ouvrages plus macabres les uns que les autres. Ici, Ann découvrit un traité d'anatomie où les modèles hurlaient à pleine bouche, apparemment vivant lors des dissections ; plus loin, des techniques de sculpture et de tapisserie se voyaient détourner pour d'étranges expérimentations ; sur un chevalet, Ann parcourut un livre d'art recensant des peintures si explicites qu'elle dut détourner les yeux. Au milieu de tous ces ouvrages dont la seule pensée lui arrachait un haut-le-cœur, l'écrivaine repéra son propre livre ; *Les Mystères d'Udolfe* trônait sur l'une des étagères, bien en évidence. Abîmé, avec des marques d'usure sur la tranche et les coins de pages, il portait des signets, qu'Ann espérait en papier, aux endroits qui avaient marqué le Comte. En feuilletant, elle constata qu'il s'agissait uniquement des passages présentant l'homme sombre de son récit, celui-là même qui s'apparentait aux Vampires.

L'atmosphère déjà lourde du lieu se propageait comme une vapeur délétère à chaque fois qu'Ann ouvrait un volume. Elle tenta de se convaincre d'oublier ce qu'elle avait vu le sien, se persuada de la nature ignoble des signets, referma les ouvrages les uns après les autres, apercevant malgré elle des descriptions où l'horreur côtoyait le pragmatisme médical.

Agata refusait de quitter les jupons de l'écrivaine. Après la « farce » du matin, la chatte était d'une humeur de chien, ironie qui l'irritait d'autant plus, mais s'obstinait dans la mission de ne pas lâcher Ann d'une semelle. Elle s'installait contre la jeune femme lorsqu'elle essayait de lire, l'épiait quand elle partait aux toilettes au point de l'attendre devant la porte, et avait cessé toute réclamation quant à son intimité. Elle se léchait et se rongeait les griffes, les aiguisant afin d'envoyer des messages subliminaux à Ann. Agata ne digérait pas l'affront du matin.

Abandonnant l'idée de trouver une lecture agréable dans cette accumulation morbide, Ann avait décidé de se promener. Elle arpenta les couloirs, chercha une porte vers l'extérieur, dans un vain espoir d'aller dans les jardins, ou du moins de prendre l'air.

– *Il n'y a rien à voir dehors : que de la pluie et de la boue,* souligna Agata au bout d'un moment. *Allez sur le balcon. Je pourrais rester au chaud.*

– Rien ne vous oblige à me suivre, répliqua Ann.

Agata la conduisit vers l'une des chambres, ouverte à la lumière du jour. Ann pénétra dans une petite pièce, au décor spartiate : seulement un lit, une table, et une fenêtre avec un bout de balcon, à peine assez large pour se tenir debout, guère plus. Ann s'y encastra en se demandant qui vivait en ces lieux, derrière elle, Agata se roula en boule sur le matelas.

La température douceâtre caressa la peau de l'écrivaine, celle-ci en conçut quelque réconfort pendant qu'elle savourait de précieuses secondes de liberté, malgré la présence du félin non loin. Appuyée contre le garde-fou, Ann détailla le paysage en contrebas. Les pieux tranchaient sur l'horizon gris, la pluie était tombée plus tôt dans la journée, la terre s'en était gorgée et recrachait une boue dans laquelle les pas des rares animaux et visiteurs s'imprimaient. Les broussailles rachitiques supplantaient les plantes aromatiques dans ce qui ressemblait à des vestiges de jardin potager. Sous son regard, la lande s'étirait, immobile, morne, à peine caressée par le soleil qui hésitait lui-même à s'insinuer en ces lieux maudits. L'été s'était pourtant installé depuis quelques semaines déjà ! Mais la Valachie demeurait coincée dans un automne perpétuel depuis son arrivée.

Ann observait autant qu'elle écoutait. Elle percevait le ronronnement serein d'Agata derrière elle, le bruissement du vent qui courrait entre les pieux. Elle entendait même les rumeurs d'une conversation animée, un peu plus bas près d'une fenêtre probablement entrouverte. Sans en saisir les mots ni leur origine, elle en capta des éclats de voix. Un caillou sous sa chaussure glissa et la façade dans un son sec suivi d'un choc à peine audible, qui suffit pourtant à interrompre le dialogue. Dépitée, Ann tendit l'oreille, mais elle ne perçut qu'un bruit désagréable de soupière hoquetant sur le feu.

– Pssssssst !

La tignasse rousse de Grey-Jack émergea d'un balcon sur sa gauche, le doigt fermement planté sur ses lèvres. Ann cessa une seconde de respirer, le dos raidi, ses épaules redressées, elle concentra son attention sur la respiration de sa chaperonne. Elle semblait toujours endormie.

Assuré que sa maîtresse l'avait vu, Grey-Jack commençait à faire de grands mouvements, il singeait une scène incompréhensible pour transmettre à Ann un message. Bien que l'esprit de l'écrivaine fut soulagé à l'idée que son valet soit encore libre, une pensée le parasitait : comment diable l'Irlandais avait-il accédé à ce balcon ? Ann perdit le fil des gesticulations, regarda autour d'elle pour découvrir la pièce d'où ce diable d'homme était arrivé. En vain : les plans des lieux demeuraient un mystère pour elle qui ne pouvait s'y déplacer sans risquer de s'égarer.

– Psssst !

Jetant des œillades inquiètes vers la fenêtre de son étage, Grey-Jack insista. Il effectua une piètre révérence, ridicule en d'autres circonstances. Puis il tourna sur lui-même une fois en ondulant lamentablement dans une parodie de danse.

De danse ? Le bal !

Ann comprit enfin que quelque chose se produirait pendant la réception. Mais quoi ? D'un signe, l'écrivaine encouragea le valet à continuer. Ce dernier se désigna du doigt avant de mimer la course. La fuite ? Prendre la fuite pendant la soirée ? Ann n'avait aucun moyen de demander confirmation. Et William ? Elle montra son annulaire à Grey-Jack. Et son époux, l'avait-il retrouvé ?

Impossible d'obtenir une réponse cependant. Un bruit ou un mouvement avait alerté son valet, il quittait déjà le balcon pour descendre la façade. D'ici, Ann estimait que la chute ne mesurait pas plus de trois ou quatre mètres, raisonnable pour son increvable complice, bien que dangereuse. Juste avant de disparaître, il effectua l'une des pires révérences qu'Ann eut l'occasion de voir. Pourtant, sa pirouette améliora largement son humeur et ses doutes. À sa place, à peine trois secondes plus tard, se tenait une Justina suspicieuse, qu'Ann salua de la main comme si de rien n'était.

En quittant la chambrette, Ann en avait croisé l'occupante. Agata n'avait pas daigné faire les présentations, prétextant que le petit personnel n'existait que pour leur bon plaisir et que leur durée de vie ne nécessitait pas de se souvenir de leurs noms. La pauvrette n'avait rien dit, rasant les murs à leur approche. Son teint blafard et sa mine lasse témoignaient d'un manque cruel de sommeil, son uniforme flottant sur son corps trop maigre soulignait l'absence de nourriture. Impossible pour Ann de lui donner un âge tant les traits de la femme se tendaient sous l'anxiété malgré le sourire crispé qu'ils lui adressaient.

– Je suis là pour votre plaisir, murmura la servante dans un filet de voix à peine audible. Je vous aiderai à vous habiller pour ce soir. Telle est ma récompense.

Elle disparut dans sa chambre qu'elle referma sans un bruit, ne laissant dans les mémoires qu'une trace si ténue qu'Ann se demanda si elle n'avait pas croisé un fantôme. Elle voulut frapper à la porte, échanger quelques paroles, comprendre la nature de cette fille — transformée ou non ? Agata l'en empêcha d'une phrase glaçante.

– Sans intérêt, et bien trop maigre pour le festin de ce soir.

Déglutissant difficilement, Ann n'ajouta rien. Elle jeta tout de même un dernier regard par-dessus son épaule avant de quitter le couloir.

L'effervescence montait d'heure en heure, le château s'animait, des domestiques sortaient de nulle part pour préparer qui la salle, qui le repas, qui la décoration. Lorsqu'Ann interrogea la chatte sur la provenance de la valetaille, Agata bâilla ostensiblement.

– Appelez-les comme vous voulez, mais ne vous attachez pas. Ils ne restent jamais longtemps à notre service. Les repas… mais qu'importe ! Il faut vous préparer !

Agata congédia Ann dans sa chambre avec ordre de s'apprêter de ses plus beaux atours.

Le rituel de l'habillage relevait du supplice pur et simple, à plus forte raison quand il s'agissait de vêtements d'apparat. Le casse-tête de l'opération nécessitait une assistance ponctuelle, le temps de réaliser quelques ajustements uniquement. La chemise en lin beige s'enfilait en premier, descendait jusqu'aux genoux, à la fois douce et souple. Elle glissait sur la peau, un peu rugueuse, mais

suffisamment confortable pour qu'Ann endure le calvaire du corset : le terrible carcan à baleine. La torture moderne, songea-t-elle en l'attrapant. Pour cela, l'assistance d'une domestique était obligatoire.

– Si Maîtresse Lady est prête… murmura une voix ténue derrière Ann.

La servante se tenait droite près de la porte, le regard baissé pour ne pas croiser celui de l'écrivaine. L'absence d'Agata permit à Ann de dévisager la jeune femme. La tristesse lui serra le cœur lorsqu'elle constata les cernes violacés qui ornaient son visage aminci à l'extrême. Un coup de vent briserait cette fille, Ann en avait l'intime conviction. Aussi pâle qu'un fantôme, son teint contrastait avec sa livrée noire de domestique. Elle ne prononça aucun autre mot, attendant un ordre.

– … pour le corps à baleine… hésita Ann en secouant l'affreuse armature de métal.

La pauvrette hocha la tête en s'emparant du vêtement. En silence, elle se glissa derrière l'écrivaine, l'aida à enfiler le cône qui descendait de sous sa poitrine à ses hanches. Il fallut tirer, souffler, ahaner pour parvenir à obtenir une pose parfaite. Le dernier lacet, le plus bas, résista tant et si bien qu'il nécessita plus de force encore. Ann fut obligée de se tenir à la poignée de la porte tandis que la domestique s'arc-boutait pour le nouer. Le souffle court, Ann respirait à grand-peine, maudissait l'ensemble des couturiers d'Angleterre et d'ailleurs pour l'invention de ce supplice. Un craquement sinistre résonna une seconde dans la chambre, juste avant qu'Ann sente la servante lâcher prise.

Inspirant par petites bouffées pour s'habituer à être engoncée et restreinte dans ses mouvements, Ann chercha un instant du regard son aide du soir. Repliée sur elle-même, la domestique serrait son poignet contre elle, celui-ci tordu selon un angle improbable.

– Mais ! Vous vous êtes blessée ! Il faut…

– Ne vous souciez pas de moi, Maîtresse Lady, je vais bien. Vous pouvez finir seule ?

Sa voix monocorde et basse parvenait à peine aux oreilles de l'écrivaine qui acquiesça. La suite de l'habillage ne nécessitait pas d'assistance, Ann en avait l'habitude. Trois secondes suffirent

pour que la pauvrette disparaisse dans l'ouverture. Ann ne vit que le regard brillant d'Agata, guettant devant l'entrée de la chambre. La chatte se pourlécha les babines avec gourmandise et emboîta le pas de la fille.

Ann demeura interdite. L'absurdité et l'horreur de la scène lui arrachèrent un incontrôlable frisson, le parallèle avec Grey-Jack, lui aussi domestique, la frappa de plein fouet. Ann espérait de tout cœur que l'Irlandais avait échappé à la vigilance des Vampires, et pour l'honorer, elle devait finir de s'habiller.

Étendus sur le lit, le jupon et la jupe attendaient d'être enfilés. Cette dernière, Ann l'avait choisie vert émeraude, comme un clin d'œil morbide à ses hôtes. Le taffetas épais, dans lequel elle était cousue, alourdissait la tenue, pesait sur ses hanches et capturait la lumière, offrant des reflets satinés du meilleur effet, et il frôlait le sol, voilant presque intégralement ses souliers lorsqu'elle marchait. Elle s'admira quelques secondes dans le haut miroir de l'armoire avant de poursuivre. Un caraco posé sur ses épaules les couvrait de ses manches longues, une basque lui dissimulait les fesses, elle aussi d'une nuance de vert se mariant parfaitement avec le reste de ses vêtements. Ann prit également quelques dispositions annexes pour la soirée. Elle piqua une de ses petites dagues sous le basque, juste au-dessus de ses reins, sa sœur jumelle accrochée à son bras sous les replis du coton. Le châle, placé dans le caraco, d'un crème laiteux, achevait la tenue. L'ensemble harmonieux, souligné par un tablier glissé dans le décolleté, attirait le regard vers sa délicate et pâle poitrine.

Quand Ann sortit, Agate l'attendait de nouveau. Elle souriait, une traînée de sang encore accrochée à son pelage blanc. La chatte s'étira avant de progresser dans le couloir, Ann sur ses talons. Si les abords de sa chambre revêtaient le même aspect austère qu'à son arrivée, plus Ann marchait, plus le décor se modifiait. Elle foulait désormais un tapis rouge sombre qui serpentait jusqu'à l'escalier. Le hall d'entrée avait été entièrement tapissé de tentures écarlates, les chandeliers remplis de bougies noires brûlantes. Malgré le manteau de sociabilité, l'obscurité régnait en maîtresse. Les flammes n'éclairaient qu'à peine les environs, mais la couleur dominante des ornements évoquait à Ann le sang suintant et la chaleur impossible l'étouffait plus que

de raison. L'écrivaine eut le désagréable sentiment d'avancer à l'intérieur d'un boyau poisseux.

Agata ouvrait la marche, silhouette blanche et ocre se détachant sur le tapis. Étonnement, Ann s'intégrait parfaitement au décor, la teinte des lieux s'accordait à celle de sa tenue, mettant en valeur sa présence.

De la salle de réception émanait un brouhaha brisé d'éclats de verre. Les coupes s'entrechoquaient comme autant de rires, l'excitation rougissait les visages, les invités discutaient de politique, d'art, ou simplement de ces potins qui circulent invariablement dans ce genre de bal. L'impression d'entrer sur une scène de théâtre étreignit Ann. L'attitude des convives, les conversations mondaines, l'apparente normalité de toute cette fête contrastaient avec son sentiment de danger imminent. Les serveurs en livrée le ressentaient aussi, tremblant d'appréhension lorsqu'un hôte se rapprochait trop près de l'un d'eux.

Une fois devant la porte, Agata disparut, sa mission terminée. Ann ne pouvait plus reculer, déjà un grand escogriffe se précipitait sur elle, sourire éclatant aux lèvres et accent à couper au couteau.

– Lady Radcliffe ! C'est un honneur que de vous avoir parmi nous ce soir ! Le voyage n'a pas été trop long ? Difficile ?

L'homme assomma Ann de questions, écoutant à peine les réponses. Lorsqu'un serveur passa à proximité, l'écrivaine s'appropria une coupe de vin comme on s'accroche à une bouée de secours. Son regard volait de son interlocuteur — qui parlait toujours — au reste de l'assemblée. Elle scruta chaque visage, cherchant son époux dans la foule d'invités, ou Grey-Jack posté près d'une porte, dans son uniforme des grands jours. Mais personne.

Le breuvage coulait dans sa gorge, délicieux, légèrement sirupeux, d'un rouge sang qui provoqua des frissons à Ann quelques secondes avant d'y tremper les lèvres. Ses doutes s'évaporèrent lorsque la saveur du vin atteignit ses papilles, les vampires n'empoisonnaient pas leurs victimes.

De délicates conversations s'élevaient en tous endroits. Dracula comptait des auteurs et dramaturges venus de toute l'Europe parmi ses convives, des passionnés de théâtre, d'autres de

littérature classique, moderne. On la félicita longuement pour les *Mystères d'Udolfe*, on lui posa de nombreuses questions sur ses prochains ouvrages, et plus particulièrement sur les personnages qu'elle mettrait en scène.

– Votre Monsieur Montoni est effroyable ! frissonna un homme.

La quarantaine, une fine moustache, il lissait sans arrêt le col de sa veste tout en brandissant son verre de vin de l'autre main. Ann redoutait une catastrophe à l'observer s'agiter ainsi.

– Merci, répondit-elle avec un sourire.

– Oh… Pas sûr, continua-t-il. Voyez-vous, j'aime particulièrement ce personnage, malgré sa noirceur. Le destin que vous lui avez façonné est à la fois brillant et sinistre, à mon humble avis. Le pauvre homme ! Manipulé par cette fille et ses envies… ses pulsions, devrais-je même dire !

Ann soupira, sourit aimablement et se tut. Elle remarquait régulièrement que ses lecteurs se scindaient en deux groupes : les messieurs rejetaient la responsabilité sur Émilie et son horrible comportement féminin ; les femmes, au contraire, louaient sa force et se méfiaient naturellement des Montoni en puissance. Ann favorisait l'avis de la gent féminine : son antagoniste regroupait des caractéristiques des Vampires et Ann espérait secrètement avertir la population à travers sa prose, elle en conservait l'espoir caché lorsque ces demoiselles et mesdames encensaient le courage de son héroïne.

Dracula demeurait invisible, ainsi que Justina. Quant au chat, Ann supputait son absence sans pour autant la vérifier. Le brouhaha des conversations se mélangeait, elle captait des bribes de phrases, sans pour autant les comprendre.

– Notre cher Comte s'est surpassé cette fois ! entendit-elle dire.

– Quel *dommage* que Madame Leprince de Beaumont n'ait pu se joindre à nous ! rit un autre. Heureusement, c'est l'une de nos petites victoires !

– Avez-vous goûté ce cocktail ? Il est diabolique.

Ann trempa une nouvelle fois les lèvres dans son verre. Le goût n'était plus le même, la texture différente permit à l'écrivaine de comprendre qu'on le lui avait rempli pendant une seconde d'inattention. Elle tâta de la langue avec délice le breuvage inconnu : sucré et liquoreux, une touche de groseille en arrière-

bouche masquait une partie de l'alcool. Des pensées confuses lui traversèrent l'esprit, le monde bascula légèrement lorsqu'elle releva les yeux de sa coupe, consciente qu'on s'adressait à elle, sans saisir les mots prononcés. Derrière son interlocuteur, les flammes noires des bougies dansaient devant ses yeux, obstruant ses repères, la perdant. Sa tête tournait, l'homme s'obstinait à pérorer, des morceaux de phrases comme on grignote les boudoirs de l'apéritif, exactement comme Ann picorait dans les plateaux des serveurs. La boisson, délicate sur sa langue, légèrement piquante au palais, l'enivrait. L'homme lui tendait la main désormais, l'invitant à danser. Ann valsa avec ce cavalier inconnu qui scrutait sa gorge avec concupiscence.

– Il y a là, lui susurra-t-il à l'oreille, une vie palpitante que j'adorerais goûter.

Ann se détourna en riant, elle était mariée tout de même ! Mais n'aperçut pas William dans la foule. Encore perdu. Dix de retrouvés ? Dix William, identiques ? Sa pensée dériva vers l'absurde, elle imagina l'espace d'une seconde une horde de dizaines de William la courtisant, s'occupant de la maisonnée, colonisant sa chambre. Elle gloussa. Une main amicale lui enleva son verre vide, une autre lui offrit une coupe pleine. La saveur du cocktail émoustilla ses papilles dans une valse sans fin, Ann ne parvenait pas à cesser d'y tremper ses lèvres. L'écrivaine dansa, tournoya en riant, s'accrocha de justesse à une chaise avant de s'écrouler sur l'assise. Elle conversa avec le chat, qui ne lui répondit pas, mais remarqua qu'il possédait le bon nombre de griffes. Le nombre normal pour un chat, se justifia-t-elle face à l'assemblée mouvante au loin.

Plus la soirée s'écoulait, plus l'étrangeté de la situation déclenchait son hilarité. Arriva un moment où les serviteurs la poussèrent, avec gentillesse et diplomatie, sous prétexte d'arranger la salle. La ranger ? Mais pourquoi, gémit-elle doucement. La fête commençait à peine !

Regards en coin, sourires un brin moqueur, Ann se perdit encore dans son verre, incapable de déterminer combien elle en avait bu et surtout quel ange, depuis le début, la servait à outrance. Y avait-il une corne d'abondance dans les parages ? Cette merveille pourrait-elle l'abreuver indéfiniment si l'envie elle

le souhaitait ? Sa bouche pâteuse et sa gorge sèche ne demandaient qu'une chose : encore à boire. Et même si la logique voulait qu'elle commande de l'eau, ce fut de ce sirupeux cocktail qui coula dans son verre, de celui-ci à sa bouche puis dans sa gorge et enfin dans son corps tout entier.

Les sièges bougeaient seuls. Ils disparaissaient par magie, apparaissaient plus loin, effectuaient des sauts de cabri et — Ann en était sûre ! — jouaient à cache-cache sous ses yeux. Bientôt, le jeu se termina, chaises et tables s'alignèrent, sagement. Ann entreprit de les compter, vérifiant ainsi que toutes étaient rentrées dans leur enclos. Elle se voyait en bergère, le verre comme une canne, le mobilier comme un troupeau. Un chien en livrée de serveur — à moins que ce ne soit l'inverse — s'approcha. Il attrapa la jeune femme par le bras, la conduisit vers l'une de ses fidèles têtes de rang. Caressant le dossier pour encourager la bête, elle s'assit, prenant grand soin de répartir la charge pour ne pas encombrer l'animal. Ann fut soulagée de ne pas l'entendre mugir.

D'aussi loin que portait le regard d'Ann, elle ne vit que des belles choses. Tapis volants tête-bêche contre les murs ; chandeliers taquins un peu pyromanes, tentant de s'approcher des invités pour les allumer ; hommes et femmes festoyant, riant fort, trinquant de leur flûte de champagne dans un concerto de clarinette. La musique, d'ailleurs, grinçait à ses oreilles telle une mélodie endiablée. Les notes couraient dans le chaos, s'attrapaient pour ne plus jamais se quitter, s'oubliaient parfois pour devenir des silences embarrassés. Ann tapait des pieds et des mains pour les capturer et les remettre dans le droit chemin, sans succès.

Au loin, un radeau en dérive planté au sol pourtant ferme soutenait un homme. En hauteur sur un promontoire, il dominait l'assistance. Ses dents brillantes cherchaient à s'évader, prisonnières de l'infâme bouche. Elles tirèrent tant et si bien que les canines s'extirpèrent des gencives mouvantes. Sous le regard d'Ann, elles s'extrayaient, poussaient encore, déformaient le si charmant visage. Du discours, Ann n'en comprit pas un mot. Les dents envahissaient la bouche de Dracula, excroissances sinistres, entravaient sa diction, s'entrechoquaient en des sons grinçants. Si

tout ceci possédait un sens, il échappait complètement à Ann. L'homme effectuait de grands gestes de la main, la lançant littéralement vers quelques membres du public. Sans succès : le poignet ne souhaitait pas se séparer de son acolyte de toujours.

– Bienvenue à tous ! Très chers amis et compagnons, très chers invités, festoyons ensemble lors de ce banquet millénaire. Restaurons-nous, sustentons-nous. Et par-dessus tout : divertissons-nous.

Les mots s'infiltrèrent dans l'esprit Ann. Elle gloussa, trinqua avec un convive invisible et but une nouvelle gorgée de cocktail. Quelque part au fond d'elle, de petites voix tentaient de percer. Celle de la raison lui susurra que se soûler à un banquet mondain relevait de la faute de bienséance grave. Celle de l'ennui souligna que la sagesse abandonnait le navire et espérait qu'Ann ne tombe pas dans un horrible piège. L'écrivaine émit un « chuuut » bruyant qui n'attira pourtant pas l'attention, mais l'un des serveurs récupéra son verre pour le remplacer par de l'eau. Qu'Ann but de la même façon, avec la même ferveur et la tête qui tournait un peu. C'est à peine si elle entendit la suite du discours du Comte. Lorsque celui-ci clôt sa diatribe par un « bon appétit », Ann songea à de succulents petits fours. Elle avait complètement oublié la nature de son hôte.

X

Justina agrippa Ann par le bras et la tira avec violence.

– Ce n'est pas encore votre tour, lui susurra-t-elle à l'oreille. Tenez-vous à l'écart.

Puis elle se jeta devant l'écrivaine au cœur du chaos qui se déchaînait, un rictus sauvage déformait sa bouche.

Le sang avait remplacé le vin, prélevé directement à la gorge des domestiques. Des pailles de métal hérissaient les cous de ces pauvres âmes, des bouches suçaient leur liqueur à la source. Le rouge se disputait le blanc, la pâleur gagnait les traits des suppliciés tandis que les traits des Vampires rosissaient, leurs yeux étincelaient d'éclats émeraude et ceux de leurs victimes s'éteignaient. Jamais l'aura néfaste et verte n'irradia autant, Ann la sentait, la voyait, la palpait, pétrifiée, le dos contre le mur, alors que les effets de l'alcool et de la drogue se dissipaient à une extrême vélocité.

Au milieu du tumulte, Dracula dévorait sa proie en dardant un regard brûlant sur l'écrivaine. Justina s'interposait entre chaque Vampire s'avançant vers la jeune femme. Ann crut apercevoir le guide se repaître aussi, mais elle ne parvenait pas à stabiliser sa vision et son attention tant le danger l'encerclait. Était-ce la réalité sous ses yeux ? L'odeur ferreuse du sang l'étouffait, l'absence de cris la mettait profondément mal à l'aise. Aucun des serviteurs ne se débattait, les seuls sons émanant d'eux provenaient des bouches qui les vidaient, des chutes des corps sans vie, des tintements de vaisselle renversés dans la mêlée. Les Vampires se chicanaient les domestiques comme des chiffonniers. Sous ses doigts, où qu'elle les posât, elle rencontrait la texture poisseuse et chaude du sang. L'horreur se déroulait devant elle et la laissait complètement impuissante.

« Ce n'est pas encore votre tour. »

Que signifiaient ces mots ? Qu'elle serait dévorée pour le dessert ?

Fuir, elle devait fuir, profiter de l'agitation pour fausser compagnie à son hôte. Mais le Comte Dracula ne la quittait pas

du regard, scrutait le moindre de ses gestes et de ses réactions. Guettait-il le moment idéal pour lui sauter dessus ?

Un cri détourna Ann. Le seul qu'elle entendait depuis le début du *véritable festin*. Un hurlement aigu, déchirant, provenant d'une gorge si fine et délicate qu'Ann n'aurait jamais imaginé qu'elle puisse avoir autant de puissance. Elle constata un mouvement de foule, des murmures de mécontentements. Elle perçut les gestes pour sortir la malheureuse servante anonyme de la pièce, sa livrée noire et blanche tâchée.

– Un peu de décence, que diable, grommelait un Vampire non loin d'Ann. Tsss…

Mais déjà l'incident tombait dans l'oubli. L'écrivaine capta un mouvement sur sa gauche, vers la sortie tant convoitée. Un éclat orange, une tignasse si caractéristique qu'elle en secoua la tête plusieurs fois, de peur d'être encore sous l'effet de quelques drogues. Grey-Jack !

Ann ne l'aurait jamais reconnu sans ses cheveux de feu et son attitude en retrait. De ce qu'elle voyait, son valet revêtait un costume noir et une chemise blanche, une tenue des plus respectables, mais qu'il n'avait vraisemblablement jamais enfilée de sa vie. Loin de ses frusques élimées ou des grands jours habituels, il s'était engoncé dans des habits nobles volés quelque part dans le château. Une couverture qui tiendrait tant que personne ne remarquerait qu'il ne participait pas au repas. Il adressa à Ann son éternel clin d'œil, un large sourire éclairait son visage. Avait-il retrouvé William ? Ann brûlait de lui demander.

Deux pas, les seuls qu'Ann parvint à esquisser en sa direction avant d'être arrêtée par la voix tonitruante de Dracula, attirant l'attention sur elle et lui coupant toute retraite. Le festin se termina brutalement, le sang continuant de couler hors des pailles, mais sans personne pour le recueillir entre ses lèvres. Les regards convergèrent vers elle, scrutateurs, gourmands. Quelques reniflements dédaigneux ponctuèrent le silence, mais seul Dracula comptait, lui et ses yeux étincelants fichés dans ceux d'Ann. Il attendait, son sourire s'étirant de plus en plus sur son visage. Justina apparut à ses côtés, langoureuse dans une robe écarlate et indécente. Appuyée contre l'épaule du Comte, elle patientait, elle aussi, la faim peinte sur ses traits.

L'écrivaine s'avança, ses pas écrasaient les flaques de sang, le bas de sa jupe s'alourdissait à mesure que le tissu l'aspirait. Elle songea malgré elle que plus jamais son vêtement ne posséderait son lustre d'origine. À deux mètres à peine de l'étrange couple, Ann s'arrêta, le menton haut et le regard fixe. Elle savourait la liberté de mouvement qu'elle n'avait jamais maîtrisée dans ses cauchemars.

– Madame Radcliffe, née Ward, tonna Dracula. Vous avez été convoquée à notre cérémonie. Vous connaissez nos secrets. Vous les dévoilez dans vos écrits : un crime selon nos lois. Que s'ouvre le tribunal Vampire !

Quoi ?

Un mouvement derrière elle attira son attention, elle risqua un regard. Une silhouette se dégageait de la file, grande, imposante, effroyable. En quelques secondes, Ann reconnut le terrible M. Goëtzi, l'ombre de ses cauchemars, l'origine de ses maux et de ses connaissances sur les Vampires. Grand, un sourire carnassier accroché à ses lèvres trop rouges, ses cheveux mi-longs ondulaient sur ses épaules, comme mue d'une vie propre. Il irradiait de cet éclat verdâtre presque maladif, plus terne en comparaison de l'aura grandiose et cruelle de Dracula. Il se glissa aux côtés du Comte et déclama d'une voix rauque :

– Étant donné le préjudice, le Comte Dracula, dit l'Empaleur, Vovoïde de Valachie, Prince Noir et Pourvoyeur de justice, a convoqué le tribunal en sa demeure. Nous louons son offrande et le repas particulièrement délicat, preuve de la tradition qui règne sur ses terres. Nous ouvrons la séance avec l'accusée, Ann Ward, épouse Radcliffe.

Grand maître des lieux, magistrat d'une partie de la communauté Vampire, Dracula approuva d'un mouvement de tête. Les pires cauchemars d'Ann prenaient vie. Nul besoin de s'interroger plus longtemps sur ce que les Vampires savaient ou ignoraient à propos de ses propres connaissances de leur monde ; ni des ennemis qu'elle s'était potentiellement créés. Les réponses se révélaient à elle de la pire des façons.

Des approbations s'élevèrent des participants, se mêlant aux derniers râles des suppliciés. Des murmures parcoururent l'assemblée, dont Ann ne comprit pas la teneur, elle n'aperçut que

le regard de Dracula lancé à M. Goëtzi qui poursuivit.

– Vous avez tenté de me tuer. Vous vous êtes infiltrée à l'intérieur de notre Sépulcre et vous l'avez profané. Vous avez réussi à corrompre l'un des miens, accusa-t-il, à me blesser, à nuire gravement à mon intégrité. Vous avez révélé notre existence à travers votre *littérature*, vous fûtes écoutée, vous avez diffamé notre race.

Une vague d'assentiment approuva la déclaration et le Comte hocha la tête. M. Goëtzi reprit :

– Selon nos lois, ces graves et trop nombreux crimes relèvent de la peine capitale : une mort lente… et savoureuse, je vous l'assure.

À ces mots, un rictus gourmand secoua les lèvres de l'homme, il languissait de pouvoir enfin se venger. Il dégustait l'instant par anticipation, tandis que la jeune femme réfléchissait à ses options : ses armes de fortune ne pèseraient pas lourd dans la balance, malheureusement, le nombre de convives empêchait toute fuite. Près de la porte, Grey-Jack s'était tendu, cherchait du regard les possibilités d'évasion d'Ann sans les découvrir. Il oscillait d'un pied sur l'autre, dans une posture entre l'attente et l'action, incapable de choisir entre les deux.

– Madame Radcliffe, votre talent est indéniable, feula Dracula. Votre talent à nous nuire, bien entendu. Nous vous offrons une échappatoire, un choix si vous préférez.

Il claqua des doigts. Le son résonna dans l'espace silencieux, aussitôt suivi par un froissement d'étoffe. Des pas, mais Ann ne se retourna pas. Un soupir dans son dos, une main qui se tend, mais aucun toucher. Au coin de son champ de vision, une forme que la jeune femme pouvait reconnaître entre mille, William. Les yeux dans le vague, aveugle à ce qui l'entourait, William avançait. Drogué, il évitait l'horreur de la scène sanglante et perturbante. L'instant calculé de son arrivée ne présageait rien de bon. Le fin sourire satisfait de Dracula et l'éclat sadique de son regard le confirmèrent lorsqu'il s'exprima :

– Votre choix : lui ou vous.

XI

Plus un geste, plus un bruit, l'assistance était suspendue à la réponse d'Ann. Bouleversée, l'écrivaine ne prononça pas un son. Quel choix pouvait-elle faire ? Impossible, ce déchirement dans sa poitrine l'oppressait, la décision lui arrachait les entrailles, les milliers d'yeux scrutateurs la piquaient comme autant d'aiguilles, la dépeçait vivante. Son aimé, son amant, son époux contre sa propre vie ?

– Non…

Le murmure s'échappa de ses lèvres. Dans son esprit soufflait une tornade de pensées éparses, disparates, qu'elle peinait à contenir. Les images de ses cauchemars se superposaient beaucoup trop à la réalité. Un froid intense la parcourut, elle saignait de l'intérieur, sa santé mentale, son intégrité s'étiolaient emportées par les béances de mille plaies. Elle aurait voulu édifier un immense feu de joie, incendier le château, les Vampires, les entendre hurler leur douleur, car un piège inextricable refermait sa gueule. Les dents d'acier lui enserraient l'esprit, bloquaient sa réaction, l'empêchaient d'agir. Plus le temps s'écoulait, pire deviendrait le supplice. Pourtant, l'écrivaine espérait encore un prodige, un retournement de situation, une intervention… pas totalement divine.

Ann ferma les paupières, souhaita une seconde vivre un abominable cauchemar. En vain.

Incapable de s'avouer vaincue, Ann ouvrit la bouche pour une ultime improvisation, une alternative miraculeuse qui les sauverait ensemble. Un fracas l'interrompit. Un tremblement de bois, de planches, explosa dans le hall, les Vampires les plus proches de l'entrée furent criblés d'échardes.

Grey-Jack !

Seul son valet pouvait semer une telle pagaille en si peu de temps. Une vague d'incompréhension secoua les Vampires. Dans un même mouvement, Ann tira une lame de sa manche, et agrippa William par l'autre main, il tituba, son corps absent réagissait aux stimuli de façon mécanique, elle le traîna comme

une poupée trop lourde, un pantin de chair.

M. Goëtzi constata leur fuite et ameuta ses semblables, prêt se jeter à leur poursuite, mais un nouveau cri résonna, suraigu. Les tympans d'Ann se déchirèrent, son audition se réduisit à un sifflement. La foule se tourna vers le Comte : il hurlait. Genoux au sol, main contre la poitrine, Justina à ses côtés dans la même position, ils souffraient, transpercés par la même douleur. Leurs regards se voilaient de rouge alors que leurs doigts fébriles sondaient une plaie invisible dans les replis de leurs corps.

Les convives se précipitèrent vers Dracula pour l'aider, le soulager cette douleur, mais seul Goëtzi sembla saisir la portée des événements. Cependant, Ann avait disparu trop tôt pour surprendre l'éclat de lucidité qui lui traversait le visage, le rictus mauvais qui lui éclairait les traits, ni pour le voir s'éclipser de l'assemblée inquiète. Sans savoir quelle intervention lui valait le répit, l'écrivaine avait fui de la salle de bal.

Dans le hall, Grey-Jack l'attendait, à ses pieds s'éparpillaient les restes d'un meuble ayant dévalé l'escalier avec perte et fracas, si Ann en jugeait d'après les échardes et les esquilles de bois jonchant le sol et les marches. Au pied du valet, le premier guide gisait, transpercé au niveau du flanc droit, les traits peints de la même douleur que celle entrevue sur les visages de Dracula et de sa compagne. Ainsi, le pieu en plein cœur heurtait aussi bien la victime que ses incarnations… intéressant, songea furtivement Ann. Mais elle remisa l'étude anthropologique du vampire à plus tard. La fuite prévalait !

– Par ici, Mam'zelle !

Grey-Jack désigna l'ouverture vers la cave. Ann tirait toujours William, son corps lourd de drogues tenait à peine debout. Il oscillait et réagissait à rebours des stimuli que lui imposait Ann en le dirigeant. L'inertie de ses gestes malaisés rendait la progression difficile, Ann redoutait l'épreuve à venir des escaliers. Une idée lui traversa l'esprit, aussi subite que géniale.

– William, avance, murmura-t-elle.

Il obtempéra. Son corps s'allégea contre Ann, il exécuta quelques pas mécaniques, unique réponse qu'il parvint à adresser à son épouse. La drogue le poussait à obéir sans pour autant prendre d'initiatives.

– William, descends les escaliers, et attends-moi en bas. William, stop !

Il s'arrêta net, un pied encore en l'air alors qu'il franchissait la première marche.

– « Stop », ça fonctionne très bien. Grey-Jack, je vous rejoins, aidez-le en lui donnant des ordres… pour une fois, ajouta-t-elle en saisissant l'ironie de la situation.

– Mais, Mamz'elle Ann, protesta le valet, vous pouvez pas rester ici ! Faut fuir avec nous !

– J'arrive. Je dois mettre fin à cette histoire avant. Pour notre sécurité.

Sous le regard effaré de Grey-Jack, Ann déchira le taffetas, cassant bien que somptueux, du jupon de coton, et libéra ses jambes, et relevant ce qu'il en restait, elle courut dans les escaliers aussi rapidement que sa tenue lui permettait. Elle savait précisément ce qu'elle cherchait et où le dénicher. Premier couloir, rien. Second couloir, des silhouettes en armure ponctuaient les lieux, attirant son attention. Elles ne bougèrent pas, mais un grincement émanant de l'une d'elles lui soutira un sursaut. Les statues de métal arboraient à leur bras l'élément convoité par l'écrivaine. Elle s'empara de l'épaisse hache à deux mains que la première supportait et la soupesa. Un peu lourde, mais parfaite pour ce qu'Ann préparait : la force qui lui manquait, elle l'obtiendrait grâce à la masse de l'arme.

Couloirs, escaliers, hall, il ne lui fallut que quelques minutes pour regagner les lieux du chaos. Juste avant de déboucher en haut des marches, une porte ouverte sur une chambrée aiguilla Ann quant à la provenance des éclats de bois jetés par Grey-Jack. Les marques au sol indiquaient qu'une lourde commode avait été poussée jusqu'à la première marche. Sous ses pieds, les morceaux du meuble anéanti par Grey-Jack craquaient à mesure que l'écrivaine descendait. En bas, le guide sans nom reposait toujours sur le plancher imbibé de sang, Ann hésita, arme en main, ignorant quelle serait sa prochaine action. L'image de William au milieu du carnage lui revint violemment à l'esprit, forçant sa détermination.

La hache fut levée, loin au-dessus de la tête d'Ann, ses bras tremblaient tant par le poids réel que moral. Puis elle lâcha. Le

métal crissa contre la pierre en moins de temps qu'elle l'aurait cru, l'os fut brisé en une seconde, la chair se déchira dans un dernier souffle, les yeux du guide s'ouvrirent sur l'éternité. Dans la salle de réception, un hurlement perça les tympans d'Ann, accentuant les bourdonnements causés par le précédent cri.

Traînant derrière elle la hache ensanglantée, elle se dirigea vers le tumulte de la salle de bal, savourant le crissement de l'acier contre le dallage, son annonce de mort. Ann l'ignorait, mais son visage constellé de gouttes sanglantes paraissait blafard à la lumière des bougies sombres. Sa chemise blanche se colorait de rouge, l'émeraude de sa jupe virait à l'écarlate par capillarité, les taches s'étendaient, se muaient comme pourvues d'une vie propre. L'écrivaine se métamorphosait petit à petit, passant de la plume créatrice à la hache mortelle, ange des ténèbres mû par une rage que son éducation anglaise lui avait toujours refusée.

On ne s'attaquait ni à son époux ni à elle-même impunément.

Sans doute les vampires percèrent à jour la détermination d'Ann et la plupart s'écartaient, pourtant des convives tentèrent de l'arrêter, ou ne se déplacèrent pas assez vite. À ceux-là, Ann leur fit goûter le tranchant de son arme : elle balança la hache de droite à gauche, comme les faucheuses qu'elle avait aperçues parfois dans les champs au gré de ses voyages, ces femmes qui maniaient la faux avec dextérité. Ann les imaginait, substituant leur lame recourbée par l'arme destructrice entre ses mains. Peu de réels dégâts touchèrent l'assistance, quelques mollets entamés, des chevilles meurtries, un ou deux tendons sectionnés, mais la lame pleine de sang dissuadait les derniers encore debout, effrayés par la douleur et surtout le spectacle pitoyable de leur Pourvoyeur de Justice. Ann les obligeait à reculer, progressait vers Dracula, s'offrait un léger apaisement de sa conscience.

Ils étaient prostrés l'un contre l'autre, le Comte Dracula reposait à demi sur Justina, ôtant à Ann tout doute concernant son identité, l'une de ses incarnations. Ils agrippaient leur gorge, suffoquaient sans savoir pourquoi, la respiration sifflante s'évacuant à peine de leur gueule grande ouverte. Le cercle de leurs dévoués sujets s'était ouvert autour d'eux à l'approche d'Ann. Des plaintes, des murmures, quelques pleurs s'élevaient de la masse réduite d'invités. Il avait perdu de sa superbe, ce Prince

tout puissant, ce Dracula terrifiant. Pour la première fois, Ann le percevait comme un homme diminué, amputé d'une partie de lui-même. Son arrogance s'était envolée, son aura néfaste s'amoindrissait au fur et à mesure qu'Ann s'approchait. Elle n'en avait plus peur. Elle ne le redoutait plus. Implacable, Ann plongeait les pieds dans le sang des victimes, des bourreaux, dans les méandres sans fin de l'horreur bien qu'elle souhaite uniquement achever cette invraisemblable histoire.

Ah ! il imposait sa présence, le Prince Noir, tout rabougri dans son manteau rouge, peinant à hurler sa souffrance !

– Pathétique, ne put s'empêcher de prononcer Ann.

La colère transformait les gens, expliquait-on. Elle brisait les préceptes de vie, provoquait la mue des esprits, plongeait les âmes dans des tourments sans fin. Autour d'Ann, la désolation régnait en nouvelle maîtresse des lieux, causée par les Vampires, par elle, dans une moindre mesure. Son univers se résumait à cette masse visqueuse, écarlate, éclairée de vert. Ann n'aspirait qu'à clore cette histoire.

De Goëtzi, elle n'en décela aucune trace. Le lâche s'était esquivé, plus enclin à sauver sa peau que celle de son Prince. Dracula — comme le nom que lui octroyait sa descendance infernale sonnait dérisoire ! —, « fils de démon » en mauvaise posture, ne bronchait plus. Seule Justina essayait de se traîner vers Ann, l'implorant dans un gargouillement incompréhensible. Elle se tortilla et s'avança, plaça devant Dracula son corps en ultime protection.

Justina demeurait une femme, comme Ann, une semblable à l'heure où les hommes gouvernaient en maître incontesté. Comment parvenait-elle à se faire la complice d'un tel individu ? La logique de l'écrivaine lui soufflait qu'elle ne représentait qu'un avatar de Dracula, une vision déformée, probablement l'une de ses victimes sacrifiées. Mais la part totalement irrationnelle ne voulait rien entendre. Bien qu'elle ait toujours su que Justina était une Vampire, elle n'éprouvait plus de colère, juste une rage qui la prenait aux tripes, qui entravait ses pensées.

Ann défia les Vampires du regard en levant la lame, personne n'osait bouger, à part de rares hochements négatifs de la tête perdus dans l'assemblée, mais seule sa victime vit l'éclat de haine

et de colère briller dans son regard, et remarqua les lèvres remuer un appel silencieux.

– Pour Grey-Jack. Pour William. Pour moi.

La hache s'abattit dans un grand bruit. Elle sectionna la peau, les muscles, les os. Elle traversa la main et le bras que Justina leva en guise de piètre protection. Un réflexe qui n'avait aucune importance, car le poids de l'arme fendit en deux la dalle de pierre derrière elle. Elle coupa aussi le silence, l'absence de bruit qui pesait sur la scène, un vacarme épouvantable submergea la salle, à la joie animale d'Ann. Dracula n'émit qu'un cri ténu, toujours aigu, un sifflement macabre en s'affalant un peu plus sur le sol maculé de sang, il contemplait Ann sans comprendre. L'arme ne l'avait pas touché quand elle avait broyé les membres de Justina au supplice.

L'incompréhension, la surprise, le panel d'émotions de l'échec s'étala sur les faciès déformés par la rage des Vampires. Leur dépit semblait presque humain, une similitude dangereuse, car les créatures traqueraient Ann sans pitié pour avoir tué les leurs. Alors, elle continua afin de leur inspirer la peur. Elle s'approcha de Dracula, un pas après l'autre, traînant toujours l'arme derrière elle. Le sang perlait sur son passage, se mêlant aux flaques cramoisies sur le sol.

– C'est terminé, murmura-t-elle au Comte. À ton tour de choisir : toi… ou toi.

Dracula leva à peine un regard vers elle, Ann n'y déchiffra que l'horreur, la douleur, l'angoisse aussi, malgré une vague lueur d'espoir tout au fond, nichée dans le creux du trou qui lui servait de cœur.

Derrière eux, les invités grondèrent. Tant que l'écrivaine extraordinaire tenait Dracula sous sa lame, ils ne se risqueraient pas à l'attaquer. Mais après…

Ann arma une seconde fois sa hache. Son poids écrasait la conscience de l'écrivaine. L'impatience la submergeait, l'envie de sang la dévorait. Elle perçut confusément des bris de verre derrière elle, des mouvements de tissus, des remous de corps. Passée la surprise, les Vampires s'organisaient pour l'arrêter, pour profiter du premier faux pas afin qu'il devienne le dernier.

Les bras de l'écrivaine hurlaient au supplice, l'imploraient

presque de terminer son geste, mais elle hésitait. Qu'adviendrait-il d'elle si elle tuait Dracula, au milieu de ses invités vampiriques, au centre d'une région reculée, avec pour seuls alliés Grey-Jack et un William drogué ?

Un mouvement à l'orée de son champ de vision détourna son attention, elle ne perçut que la traînée d'un vêtement taché de sang, d'une silhouette qui ressemblait étrangement à M. Goëtzi, suivi d'une seconde, nettement plus petite et moins discrète. Agata ! Le félin se faufilait hors de la salle de réception, non sans darder sur elle ses yeux d'émeraude. Plus anormal encore, la chatte ne semblait pas affectée par les blessures des incarnations de Dracula. Un mystère se cachait sous cette apparition, de ceux qui aiguillonnaient l'esprit et détournaient l'attention.

Déjà les Vampires s'assemblaient autour d'Ann, d'un même mouvement, en petits gestes lents. Les pas ne résonnaient pas sur le plancher, la progression furtive passa inaperçue jusqu'au moment où Ann sentit sa nuque se hérisser. Elle avait trop attendu. Ann balança la hache de droite à gauche, provoqua le recul des Vampires les plus proches et frôla le crâne de Dracula. La lame coupa la plume de son panache, laquelle voleta une seconde avant de s'engluer dans le sang épandu. La fuite s'imposait, urgente, lorsque le tissu de sa jupe fut tiré en arrière, agrippé par une Justina aux portes de l'enfer. L'avatar souhaitait entraver Ann afin que les Vampires s'occupent d'elle ! Le temps manquait à l'écrivaine pour achever son hôte ou même d'y penser, les bras d'Ann, au supplice sous le lourd fardeau de la hache, refusaient de la lever encore une fois, incapables d'effectuer ce mouvement de balancier salutaire qui tenait à distance la funeste assemblée. Les murmures se muèrent en grondement, la faim et l'envie colonisèrent les regards, les langues pourléchèrent des babines asséchées par la peur.

L'unique bon augure qu'Ann percevait dans la situation résidait dans la direction prise par Goëtzi et Agata : la même que celle du hall, de William et de Grey-Jack, la rapprochant d'une issue. Cela impliquait un demi-tour, une fuite pure et simple, mais Ann n'avait plus le choix. L'écrivaine refusait que ses deux hommes subissent encore le joug d'un nouvel être démoniaque. L'urgence pulsait dans ses veines.

Justina s'agrippa de plus belle à ses vêtements, Ann oscilla sous le poids insoutenable de l'arme. Sans la lâcher, elle brinquebala à reculons vers la sortie, heurtant les corps, glissant dans des flaques de sang, un regard haineux sur le Comte.

– J'aurais pu te tuer. Tu as une dette envers moi, celle de ta vie, cracha-t-elle dans sa direction. Souviens-t'en, Dracula.

Subjuguée, la foule marqua un temps d'arrêt, les griffes se desserrèrent de ses vêtements, arrachant au passage des lambeaux de taffetas et de coton. Ann lâcha l'arme trop lourde à déplacer si elle voulait fuir efficacement. Elle n'attendit plus et courut vers la porte, donnant des coups d'épaules, écrasant de ses souliers poisseux des doigts, des pieds, des cadavres de domestiques. Les ongles des Vampires s'enfonçaient dans la chair de ses cuisses, ils essayaient de la retenir, de s'en repaître. Une paille fusa vers elle, l'écrivaine l'évita, insensible à la douleur des morsures et des coups. Seule comptait la porte, l'ouverture béante qui s'approchait, qu'elle pouvait presque toucher du doigt. Enfin, elle lança son bras devant elle et enfonça ses ongles dans le bois, tira avec ce qu'il lui restait de forces alors que, derrière elle, la marée de Vampires s'éveillait dans un cri, un grondement macabre qui lui déchirait les tympans et les encombrait de bourdonnements parasites.

Le battant de bois sous la paume d'Ann lui arracha un soupir. Elle s'appuya dessus, son poids pour en permettre la fermeture à l'aide d'une énorme planche de chêne, si lourde que des larmes de douleurs jaillirent des yeux de l'écrivaine. Soudain, la barre claqua en s'emboîtant, l'écho résonna dans le hall désormais silencieux. Ann regarda ses mains, incapable de comprendre d'où lui provenait cette force surhumaine.

– On y va ?

À ses côtés, Grey-Jack lui offrit son plus beau clin d'œil, fier d'avoir aidé sa maîtresse face à la foule. Oubliant sa retenue britannique et son éducation, Ann ne put s'empêcher de tomber dans les bras de son valet, tant de fatigue que de soulagement.

XII

Et William ? »

La question acheva l'instant de réjouissance. Grey-Jack, gêné par la démonstration d'affection, indiqua l'entrée de la cave de la main tandis que les coups tambourinés à la porte de la salle de réception leur rappelaient l'urgence de la situation.

Sans un regard en arrière, Ann se jeta dans l'escalier qui serpentait vers les entrailles de la Terre, suivi par son fidèle valet. Elle dévala les marches, dans une obscurité presque totale, hélant William à intervalle régulier. Le manque de lumière rendait la descente ardue, plus encore que la dernière fois quand elle avait failli tomber à plusieurs reprises. L'écrivaine guettait le moindre son, afin d'anticiper une possible chute de Grey-Jack qui l'entraînerait invariablement avec elle. Quelques mètres plus loin, Ann distingua une faible lueur, à peine à trois marches d'elle. En ombres chinoises se découpait la silhouette d'un félin aux pattes trop grosses, aux doigts appuyés dans la terre et aux iris d'un vert étincelant malgré le contre-jour.

– Agata ?

Un feulement lui répondit. Ann se hâta davantage.

Dans le souvenir d'Ann, les cellules des sous-sols ne contenaient que de la poussière. À présent, une torche brillait au mur, éclairant largement la troisième cage. Ouverte, mais pleine, car le pauvre William y attendait, stoïquement, sans bouger. Agata était assise, la tête haute, le regard perdu dans le noir, sans doute à la recherche de spectres que seuls les chats sont capables de percevoir… si l'on oubliait la réelle nature du félin.

Alors qu'Ann se précipitait vers William, une silhouette jaillit de la cellule contiguë et lui barra le passage.

– Mademoiselle Ward, enfin seuls !

Les mots la figèrent, l'impression de déjà-vu la glaça. Monsieur Goëtzi, tout en hauteur et en menace, se dressait devant elle. Plus précisément, il s'interposait entre elle et William, et le chat se frottait à ses jambes.

– Les humains ne résistent pas à une boule de poils comme

celle-là, s'esclaffa le Vampire en se baissant pour caresser la tête du félin.

L'écrivaine ne se retourna pas. Elle évita tout regard par-dessus son épaule pour ne pas compromettre Grey-Jack. Elle savait son valet derrière elle, mais ignorait si Goëtzi le voyait ou non. L'effet de surprise demeurait primordial en cas de confrontation.

– Que voulez-vous ? Vous avez raté la fin du spectacle, déclara Ann.

– Oh ? Je suis curieux. Racontez-moi.

Il progressa, acculant rapidement Ann contre la paroi humide de la cave. L'espace trop exigu pour un affrontement empêchait Grey-Jack de passer devant sa maîtresse pour intervenir, la laissant à la merci du Vampire. L'écrivaine ne possédait qu'une seule dague restante, entravée dans les tissus de ses vêtements trop lourds, qu'elle ne parviendrait pas à dégainer en esquivant le toucher vampirique. Agata émit un faible ronronnement, un bruit incongru qui brisa le silence tendu. Le son envoûtant emplissait l'espace petit à petit, telle une incantation démoniaque, cherchant à détourner l'attention d'Ann, avec succès. Elle ne se rendit compte qu'avec retard que Goëtzi parlait depuis quelques secondes. Elle constata que les lèvres du Vampire bougeaient, mais elle ne parvenait pas à en saisir quoique ce soit, les stridulations suraiguës de Dracula lui vrillaient les oreilles.

– Pardon, mais… je ne vous entends pas, s'écria Ann en plissant les paupières, comme si ce geste pouvait lui rendre l'ouïe.

Les réflexes du corps se manifestent d'étranges façons. M. Goëtzi eut un mouvement de recul, à croire que la distance améliorerait la clarté de ses psalmodies aiguës. Profitant de cet espace nouvellement acquis, Ann tira l'arme de ses vêtements et la pointa vers le Vampire. Derrière elle, Ann sentit un déplacement d'air, un mouvement. Grey-Jack avait bougé, sans qu'elle sache comment, où il se trouvait, refusant de détourner son attention de son adversaire, lequel s'esclaffa si fort qu'il couvrit le ronronnement, le bourdonnement, le moindre souffle.

Son rire cessa soudain.

Sous le regard abasourdi d'Ann, les traits du Vampire se brouillèrent d'incompréhension, ses yeux fixèrent le vide. Goëtzi s'effondra sans un mot, sans un son, seul un « miaou » plaintif

émana d'Agata pour accompagner sa chute. Au-dessus du corps inconscient, William se dressait, une énorme barre de fer entre les mains. Il administra un violent coup de pied dans le chat, dont le corps rebondit contre un mur, puis attira son épouse dans ses bras.

– *Darling*, un jour, il faudra m'expliquer ce que je fais là, lui murmura-t-il le nez contre son cou. Mais avant, nous devrions partir.

Grey-Jack poussa un cri de joie, sans aucune retenue et Ann soupira d'aise. Son mari ne semblait plus sous l'emprise de la drogue. L'arme de fortune trouvée dans la cellule leur permettrait de se défendre encore quelque temps. L'issue demeurait incertaine, laquelle élire entre le souterrain et le hall d'entrée ?

– Grey-Jack, appela l'écrivaine. Vous avez réussi à explorer cette cave ? A-t-elle une sortie ?

Le valet haussa les épaules, incapable de répondre.

– Voyez Mam'zelle, j'étais plus concentrée sur la recherche de votre mari qu'autre chose… Désolé.

– Nous allons trouver une autre solution, soupira l'écrivaine.

Autour d'eux, la poussière retombait doucement sur le corps inerte du Vampire. Meurtrie par les coups de William, Agata se relevait à peine. La chatte miaula et protesta lorsqu'Ann l'attrapa par la peau du cou juste avant qu'elle ne s'éclipse. Elle tenta de mordre, de se débattre, usant de ses doigts, de ses trop nombreuses griffes, d'une force étonnante autant qu'improbable dans ses membres inférieurs.

– Tu veux vivre, Goëtzi ? Indique-nous la vraie sortie. Sinon…

– En haut. Si les autres vous autorisent à partir. Je t'en prie…

– Ton maître a-t-il encore des avatars ? demanda-t-elle encore.

– Non… Je suis la dernière.

– Oh ! Donc tu es coincée dans un corps de chat pour le reste de ton existence. Parfait.

Ann confia l'animal à Grey-Jack, puis elle trancha proprement la gorge de l'homme au sol de sa dague. William tenta de l'en empêcher, sans succès.

– Je t'expliquerai, plus tard, lui dit-elle avant de partir dans la direction des escaliers.

Remonter. Ann poussa Grey-Jack devant elle. Ce sous-sol

l'oppressait de plus en plus, l'odeur du sang emplissait rapidement l'espace confiné. Ann ne supportait plus cette fragrance, son estomac essaya de se rebeller, mais elle parvint à le contrôler.

Le petit groupe n'avait qu'un impératif : rattraper le retard imposé par ce chat damné. Espérer que la porte de la salle de réception demeure close, que les hordes de Vampires n'aient pas encore trouvé d'issues pour se mettre à leur poursuite. Ses jupons en moins, Ann grimpa les marches quatre à quatre. Un bazar innommable et sanglant de meubles brisés encombrait toujours le hall, les trois fuyards le traversèrent sans y faire plus attention.

La porte salvatrice, mais pesante, ne bougea pas de prime abord. Il fallut leur force conjuguée de l'urgence et de la peur pour qu'elle parvienne à s'ouvrir de quelques centimètres à peine. Trop lourde, trop massive, elle se mouvait avec une lenteur exaspérante.

Centimètre après centimètre, les poumons vides d'avoir soufflé, forcé, les muscles brûlant par l'effort, Ann, William et Grey-Jack parvinrent enfin à se glisser dans l'ouverture. Leurs vêtements râpèrent contre l'étroit passage, se déchirèrent encore un peu plus. Qu'importe, car déjà la horde se libérait dans un fracas tonitruant et fondait sur eux. L'écrivaine entendit les dents claquer sous l'effet de la fureur, perçut des mouvements juste derrière son époux encore emprisonné par l'huis, trop faiblement ouvert. Ann tira William à elle, l'extirpant de l'encadrement, l'épaule de son époux perlait de sang, mais déjà l'écrivaine se focalisait sur Grey-Jack, qui tendait la main vers elle en quête d'un peu de force. Alors que le valet finissait de se faufiler, un poing agrippa le bras de l'écrivaine, les griffes enfoncées dans la chair tendre. La douleur irradiait de son membre meurtri, un hurlement guttural lui perfora un tympan tandis qu'un faciès déformé par la rage tentait de mordre Grey-Jack. Ann plongea, dague à la main, et trancha le poignet indésirable, la patte griffue d'Agata roula sur le perron.

Une plainte effroyable s'éleva à l'intérieur du château. Elle résonna longtemps dans les oreilles épouvantées du groupe pendant qu'ils fuyaient au travers de la campagne stérile sur les chevaux dérobés dans l'écurie de Dracula.

Il y a dans les légendes une part de réalité, dans les mythes un soupçon de faits, d'actes et d'événements qui se noient dans les méandres de la mémoire. Des trois cavaliers parcourant les terres de Valachie ne subsiste qu'une trace sanglante de leur passage. Ann et William, les vêtements en lambeaux, couverts d'un sang qui n'était pas le leur, chevauchaient à en tuer les bêtes, au train d'enfer de ceux qui fuient le plus terrible des ennemis. Quelques mètres derrière, Grey-Jack tentait maladroitement de tenir en selle, peu habitué à cette allure. En piteux état, ils engloutissaient les miles, sans jamais se retourner sur leur passage.

Les villageois qui ont croisé leur route ont murmuré des prières, ont invoqué les esprits pour se protéger. La nouvelle s'est propagée comme une traînée de poudre : certains sont persuadés d'avoir entrevu la terrible Baba Yaga se dirigeant vers sa nouvelle proie, ou Soleil Rouge, l'un de ses trois fidèles compagnons. D'autres tremblent au souvenir de leur vision de cette femme verte, poisseuse de sang, porteuse de mort. Ils taisent le secret de peur de l'invoquer par mégarde, d'attirer son attention sur eux et de finir blêmes et exsangues une nuit sans lune. Les enfants s'enfuient en courant, hurlant sans retenue « *Opir !* » sur son passage. La créature de l'ombre et de la nuit, du sang et de la peur, chevauchant vers la mort, emportant avec elle les âmes damnées.

La femme ensanglantée disparut dans les brumes du jour naissant, un cri strident à ses trousses, inconsciente d'avoir ravivé les légendes qu'elle-même fuyait.

Épilogue

La lettre reposait dans la pile de courriers reçus pendant l'absence de William et Ann. Une graphie impeccable à l'encre noire sur du papier crème, adressée à *Mlle Ward*. Ann retient son souffle. Les événements recommenceraient-ils ?

Le pli est court, certes, mais Ann n'y prête aucune attention, ses yeux volent directement à la signature : *Mme Jeanne-Marie Leprince de Beaumont*, et elle pousse un profond soupir. Les souvenirs remontent, teintés de nostalgie.

Elle se revoit bien des années auparavant, en villégiature à Londres, adolescente, passionnée de littérature de toute sorte. Elle a dévoré le *Magasin des enfants*, rêvée de *La Belle et la Bête*. À l'époque, Madame Leprince de Beaumont est une vieille femme, Ann, une demoiselle de quinze ans. Elles se croisèrent par hasard, pendant le dernier voyage à Londres de la conteuse, quelques heures volées au temps et une conversation passionnante, Ann s'en souvient avec émotion, car elle suscita son envie d'écrire à son tour, comme un clin d'œil à ce mentor d'une journée qu'elle n'a jamais oublié. Ann avait appris peu après le décès de Madame Leprince de Beaumont avec une tristesse infinie. En hommage, elle s'était replongée dans tous les livres que sa bibliothèque comptait de l'écrivaine extraordinaire.

Voir sa signature sur la missive, quinze ans après sa mort, serra le cœur d'Ann.

Ma très chère Ann,

Recevez ce message à travers le temps. J'ai ordonné que cette lettre vous parvienne au moment opportun. Il est possible que je ne sois plus et je le déplore.

*Vous êtes à la fleur de l'âge et les mystères de notre monde se sont dévoilés à vous. Vous connaissez l'*Autre*, vous avez constaté sa puissance et à quel point elle dépasse notre entendement. Si vous lisez ces lignes, alors vous devez vous préparer et être présente le moment venu.*

La Ligue a besoin de Vous. Par elle, le monde sera sauvé, la Ligue

représente votre famille extraordinaire, ses membres seront vos sœurs. Rejoignez-les, elles vous attendent. J'ignore quand et où, mais vous le saurez.

Bienvenue dans la Ligue, Ann.

Spectralement et amicalement vôtre

Jeanne-Marie Leprince de Beaumont